

Sommaire

Le message de Pâques	2
Editorial	3

Dossier: grandir dans un monde multiculturel	
Clones... ou Uniques ?	4
Société multiculturelle ou interculturelle ?	6
A bientôt, Emy	8
Rencontre avec Moustà Largo	9
Une année en Erasmus	10
Vous avez dit multiculturel ?	12
Signe des temps... culinaires	14
Une expérience de terrain à Ixelles	15
Aspects multiculturels à l'Ecole Fondamentale	17

Vie de l'Institut	
Chronique	18
In Memoriam: Xénia Pletser, André Schroëter	22
Les retraités: Guy Daems, Guy Delvaux et Jean-Jacques Bruyr	24
Du côté des élèves	28
Une sorcière à la Petite Ecole de Saint-Boni	29
Activité de Noël pour les personnes âgées	29
La Chandeleur 2005 en images	31
Ecole Fondamentale	32
Coins insolites: l'atelier de Marcello	36
Carnet familial	54
Miettes	55

Association des Parents	35
--------------------------------	----

Associations des Anciens	
Nos rhétos 2004	38
Parcours d'artiste: Pierre Laroche	40
Assemblée générale et dîner-conférence	44
La Belgique a 175 ans	45
Itinéraires: Frédéric de Buck van Overstraeten	46
Nos anciens publient	48
Annuaire 2003	59

Fonds Saint-Boniface	
Les 50 ans de l'Association des Parents	50

Unité Saint-Boniface	56
-----------------------------	----

Nos prochains thèmes:

Juin (pédagogique): Enseigner: les coulisses de l'exploit
Décembre (professionnel): Les historiens

COMITÉ DE RÉDACTION
Jacques BOIGELOT
Quentin DECLÈVE
Anne-Catherine DEFRAIGNE

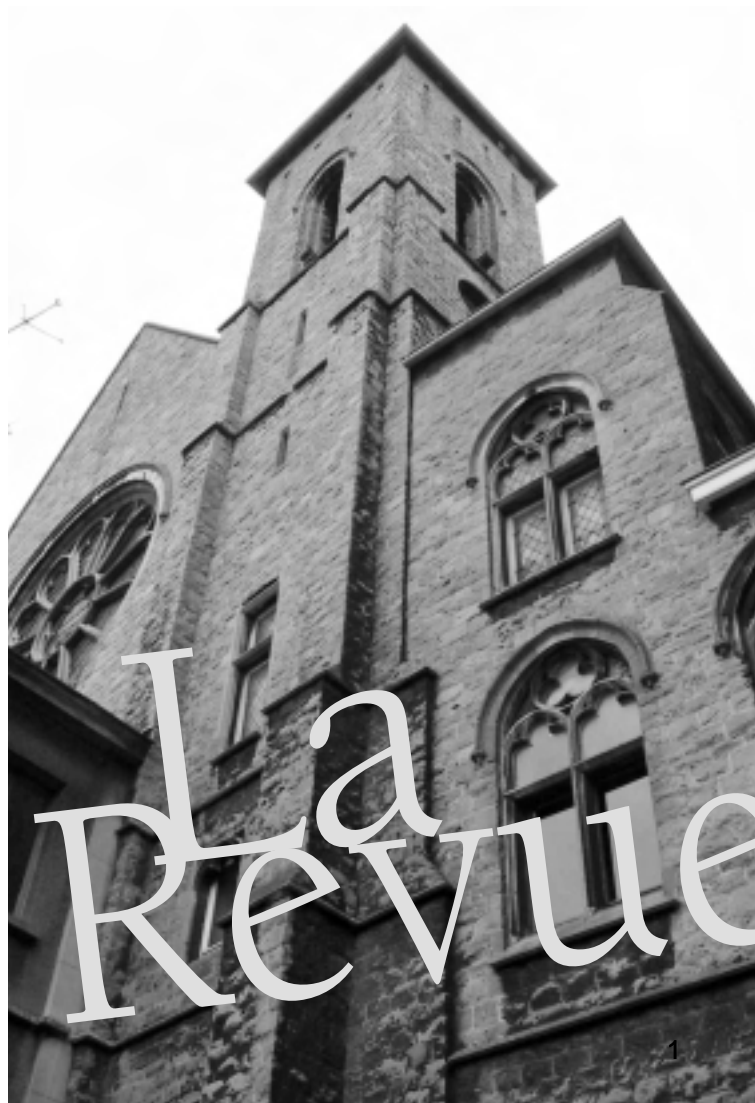
Christine DELENS
Séverine de WALQUE
Olivier KAHNES
Pierre LAURENT

Pierre THOMAS
Pierre VANDENBOSCH
Denis VIERENDEELS

Mise en page : Daniel Van Eeckhoudt
Illustrations : Floris

PÉRIODIQUE TRIMESTRIEL - ASSOCIATION ROYALE DES ANCIENS ÉLÈVES ASBL
Editeur responsable: Pierre Vandenbosch
Institut Saint-Boniface-Parnasse - Rue du Viaduc, 82 - 1050 Bruxelles
Tél.: 02/511.53.49 - Fax: 02/511.26.71
www.saint-boni.be - revue@saint-boni.be

Trimestriel - MARS 2005 - n° 175 - 73° année





Pâques, Vie

Mystère de

Père Norbert Maréchal,
Curé de la paroisse Saint-Boniface

Voilà la fête de Pâques ! En même temps, nous passons de l'hiver au printemps: les arbres bourgeonnent et fleurissent. Tout devient plus lumineux ! Nous-mêmes avons l'impression de revivre, après un temps de morosité !

Oui, Pâques est la fête de la vie, une vie qui triomphe malgré tant d'obstacles. Pâques est une fête d'espérance et de joie ! Et nous en avons tous tant besoin !

Pâques est la fête chrétienne par excellence. Elle est le cœur de notre foi, aussi énorme que cela puisse paraître ! "Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi", dit saint Paul.

Mais Pâques ne 'marche' pas sans ce qui précède. Elle est le couronnement de toute la vie de Jésus. Celle-ci se concentre dans les derniers jours, dans sa Passion et sa mort sur la Croix. Et Jésus en a donné sens le Jeudi saint, dans le double geste du lavement des pieds et de la fraction du Pain, lors de la Cène: gestes-Testament qui expriment toute la personne de Jésus, tous ses actes et ses

paroles tout au long de sa vie. Gestes où Jésus concrétise sa Parole : 'Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour celui que l'on aime' (Jn 15,13). Gestes de l'Amour jusqu'au bout.

Tout cela n'aurait pu être que du bavardage ou du rêve. Mais le Vendredi saint en est la réalisation plénière. La Croix, c'est l'Amour jusqu'au bout, c'est la totale fidélité de Jésus envers son Père et envers tous ses frères, fidélité à sa mission ! Pas de dolorisme, mais action de grâce et joie, louange et reconnaissance !

Alors que tant de personnes n'y voient qu'un échec, la fin de parcours d'un utopiste, nous osons y voir le signe d'un amour qui fait vivre ! Folie ? 'mais la folie de Dieu est plus sage que les hommes' (1 Co 1, 25). C'est l'expérience de la Résurrection qui s'est imposée

aux disciples désarçonnés: elle renverse toutes les perspectives. Elle donne sens. Elle éclaire tout à neuf. Elle donne toute sa valeur à la vie de Jésus et à ce qu'il a voulu exprimer, un amour immense pour chacun. Elle est la 'signature' de Dieu: Dieu 's'y retrouve' dans une telle vie, dans un tel amour. Jésus est reconnu comme l'expression parfaite du Père: 'Qui m'a vu, a vu le Père' (Jn 14,9). C'est inouï ! La Résurrection, c'est le triomphe de l'Amour, au-delà des apparences contraires, de la mort. Elle donne sens et poids à notre propre vie. Parce que Dieu se retrouve dans la vie si humaine de Jésus, plus rien n'est banal dans notre vie, tout a du prix, tout peut être porteur de vie, s'il est vécu comme Jésus, dans l'amour. Aujourd'hui, la résurrection est en action chaque fois que l'amour triomphe de l'égoïsme, de la haine, de l'indifférence. La résurrection est déjà présente dans ma vie: elle fait de moi un homme debout, Vivant, dans l'espérance. 'La gloire de Dieu, c'est l'homme Vivant' (St Irénée).

A Pâques, Dieu te dit à toi aussi ; 'Tu as du prix à mes yeux, tu comptes pour moi', et il t'invite à vivre pleinement !



Comme tout bon produit des années soixante, j'ai vécu une enfance sereine, dans un milieu certes ouvert, mais de façon horizontale. En famille, à l'école, dans les mouvements de jeunesse, j'ai rencontré des gens passionnants, mais sans surprise. Aujourd'hui, depuis la naissance jusqu'à la fin de ses études, le jeune se trouve sans cesse confronté à des rencontres déroutantes. Que ce soit dans les relations qu'il entretient avec ses proches, ou dans les rendez-vous virtuels proposés par la radio, la télévision, le cinéma, les revues, l'Internet... Et l'on se surprend à grandir dans un monde devenu peu à peu multiculturel, avec ses facettes épanouissantes et ses côtés désarçonnants. Quelles en sont les richesses, quels en sont les dangers ?

Une première étape consiste sans doute à définir ce que l'on entend par "culture". Vous aurez chacun à l'esprit l'une ou l'autre citation d'un auteur célèbre. Permettez-moi cependant d'avancer ma propre définition: la culture, c'est une émotion que l'on partage.

La culture est émotion, car elle nous titille au plus profond de nous-même. La musique, la peinture, la beauté d'un paysage, ce n'est pas l'affaire du cerveau, mais bien de l'âme. Encore faut-il être capable d'émotion ! Voilà qui n'est pas question d'intelligence, mais bien de sensibilité et d'ouverture. Quelle belle leçon qu'un enfant qui s'émerveille ! Il y a inculture quand on est amputé d'émotions. Quand toute une frange de la population est considérée comme simple outil de production. Quand une société de l'image et de la consommation réduit l'émotion à des réflexes primaires et à des chatouillis épidermiques.

La culture est partage, car une émotion que l'on garde pour soi est comme une fusée qui fait long feu au lieu d'éclater en étincelles au milieu du feu d'artifices. Un ami médecin partage chaque jour, par courriel à un groupe de connaissances, une "pensée du jour". La rencontre avec un patient, une grande et belle sym-

phonie, une balade en moto, un petit bourgeon sur un arbre, un long texte d'auteur... Parfois anodin, souvent prenant, quelquefois bouleversant, chaque message est une grande bouffée d'air. Il y a inculture quand on est amputé de partage. Quand un régime dictatorial impose un mode de pensée unique et un sévère cloisonnement pour éviter toute "contamination".

Partager ses émotions n'est pas une démarche facile. Je le pratiquerai volontiers en famille, ou avec de bons amis. Je m'y risquerai avec des personnes proches au point de vue sensibilité, que je sens "dans mes murs". Mais face à un Africain, un Asiatique, un Maghrébin, se dresse devant moi comme un obstacle, l'impression de telles différences culturelles qu'elles me semblent infranchissables. Mais s'agit-il bien de culture, et non, simplement de "civilité" ? La différence ne réside-t-elle pas dans une façon de vivre, et pas dans la façon d'être ? Quand l'autre, lui aussi, est capable d'émotion, que nous sommes prêts, l'un et l'autre, à faire la démarche de la partager, voilà qu'une fenêtre s'ouvre dans le mur. Pas un épais vitrage fixe, comme ceux qui permettent d'observer d'un œil distrait les animaux dans un zoo. Mais une fenêtre qui s'ouvre, qui bascule, qui m'apporte de l'air frais, qui me vivifie.

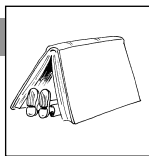
Les dangers d'une éducation dans un monde multiculturel s'estompent dès l'instant où j'ouvre cette fenêtre, que je respire à pleins poumons, que je m'imprègne de la beauté du paysage.

Mais le partage n'a de la saveur que s'il est vécu dans la différence. Vouloir tout harmoniser, c'est abattre le mur et couvrir chacun de poussière grise, c'est s'embourber dans la morosité. Plus de surprise, plus d'enthousiasme, plus d'émotion...

Voilà sans doute où se trouve le défi pour bien grandir dans un monde multiculturel: s'épanouir aux creux de ses murs et ouvrir plein de fenêtres vers les autres !

Grandir

dans un monde multiculturel



Alain Maskens (LGa 61)

Clones ... ou Uniques ?

Clones ... ou Uniques ?

« *Mais, monsieur, moi je suis là pour défendre MA Communauté !* »

C'était au petit déjeuner, sans doute un peu avant les dernières élections. A la RTBF, une interview d'un responsable politique belge, dont le parti se réclamait d'une influence chrétienne.

Ce personnage, bien sûr, parlait de sa Communauté *linguistique*. Il en parlait un peu comme si, dans son ouvrage du 6^e jour de la création, Dieu avait semé ici un troupeau tout flamand, là un troupeau vraiment wallon, ailleurs sans doute un germain ou encore un gaélique, chacun dans son enclos.

Et pourtant, n'est-il pas écrit « Tous furent alors remplis de l'Esprit Saint et commencèrent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer » (Actes, 2) ? Et ce bon vieux Samaritain, se préoccupait-il seulement de sa Communauté ?

Surtout, quel contraste entre le discours politique prédominant et la réalité ! A Bruxelles, on estime qu'un demi-million d'habitants peuvent s'exprimer verbalement dans au moins deux langues, et nombreux sont ceux qui en parlent trois ou davantage. Deux cent mille y parlent à la maison une langue autre que le français ou le néerlandais : principalement l'arabe, le turc, l'anglais, l'espagnol ou l'italien, le berbère, le grec, et d'autres langues encore. Le Bruxellois voit se côtoyer synagogues, mosquées et autres temples à côté de ses traditionnelles églises paroissiales. Les activités culturelles les plus dynamiques sont celles qui transcendent les langues ou les genres, du *KunstenFestival des Arts* à la *Zinneke Parade*, en passant par *Couleur Café* ou *BrxlBravo*. Et ce sont des immigrants (récents : qui n'est pas, à Bruxelles, immigré de fraîche ou longue date ?) qui, début mars, ont ressuscité la tradition du cortège carnavalesque dans la capitale.

Le contact des cultures est évident en rue, il l'est plus encore dans les médias et sur Internet. Je me rappelle mon émerveillement lorsque, il y a pas mal de temps déjà, le câble propulsait dans mon salon des images de France, Hollande, Allemagne, puis de plus loin encore. Aujourd'hui, la toile me permet de me promener dans le monde entier, ses bibliothèques, ses musées, ses salles de concerts, ses ciels et ses boues.

Bonne chose, mauvaise chose ?

Tout d'abord ceci : la rencontre des cultures n'est pas un phénomène nouveau : de la cour des papes à celle des tsars, déjà la toile se tissait. Voyages, courriers, multilinguisme, communication interculturelle et, jusqu'à un certain point, liberté de penser et de pensée, ses premières manifestations furent toutefois longtemps l'apanage d'une petite élite. C'est plutôt l'extension de ces activités ou potentialités à des couches de plus en plus larges de nos sociétés qui constitue le fait nouveau. En quelque sorte, l'accès au monde et à sa diversité deviennent de plus en plus communs. Si chaque individu demeure le citoyen d'un lieu, il n'est plus limité aux choix culturels du Seigneur local.

De tels brassages ne mettent-ils pas La culture, Notre culture en danger ? Rappelons-le, une culture ne progresse qu'en *s'exposant*. Le jazz avait peu de chances de naître dans les seuls *conservatoires* européens. Ce sont les associations d'idées qui créent les nouvelles découvertes. Ce sont les mélanges de saveurs qui créent l'invention culinaire. Ce sont les hybridations qui créent les plus belles fleurs. Une culture ne se fige que dans son accession au passé. Elle nous reste alors présente dans les musées et les bibliothèques, les monuments et les enregistrements, limitée aux définitions qu'en donnent les historiens. Elle devient racine pour les nouveaux élans des cultures d'aujourd'hui.

Faut-il s'inquiéter de voir survenir une culture cosmopolite unique, magma indifférencié et sans repères ? Il est vrai que l'on voit se répandre au niveau mondial un petit nombre de modèles culturels prédominants, au détriment de modèles autrefois bien typés, protégés et perpétués dans leur région d'origine. Les différences entre régions étaient alors bien marquées, offrant une diversité intéressante à découvrir pour l'élite internationale capable de voyager ou de lire le *National Geographic Magazine*. Mais, en leur centre, guère de variété : un même moule culturel, et peu d'options pour la majorité de leurs membres, enfermés dans ce niveau local. La petite communauté fut homogénéisante, sans laisser à l'individu d'autre option que celle de la culture prédominante. Les Etats totalitaires représentent sans doute l'expression la plus extrême de cette volonté d'homogénéisation, toujours présente à quelque degré dans la



Clones ou Uniques ?

pensée nationaliste. Aujourd'hui s'est ouverte une possibilité immense de variété locale, car les options culturelles sont largement dé-territorialisées, et, pour un même individu, les possibilités de contact avec leur diversité se sont multipliées. Et la culture mondiale dominante, si elle se marque par des tendances fortes et des risques importants d'impérialisme ou de manipulation, offre dans le même temps un grand nombre d'options, un espace de créativité sans précédent, une variété presque illimitée de rencontres possibles. Options individuelles, mais options communautaires également : les appartenances, les regroupements, ne sont plus aujourd'hui limités aux seules communautés disponibles sur le lieu de résidence.



Paradoxalement, cette séparation de plus en plus nette entre territoire et possibilités d'affiliations culturelles pourrait remettre en valeur ce qu'il y a d'essentiel dans cette communauté particulière qu'est la communauté de proximité. C'est celle-là même qui constitue la plus évidente des appartenances, l'appartenance à l'espace de notre existence physique: lieu de résidence, village, quartier, ville, région.. Car c'est là que l'individu vit sa vie, et participe de la vie collective de base. C'est là que se jouent les plus fortes solidarités. Quand survient la tornade, le gel, la maladie, la panne de courant ou le tremblement de terre, que l'on parle grec ou turc, que l'on soit blanc ou noir, les mêmes liens, fondamentaux, vitaux, sont appelés à jouer. Quand on parle d'implanter un aéroport ou un incinérateur, tout le monde est concerné. L'appartenance et les identités régionales ne donc sont pas près de disparaître. Mais elles seront de moins en moins contraignantes.

L'individu d'aujourd'hui s'insère donc dans la société par le double jeu d'une citoyenneté locale et d'appartenances multiples. Né en un lieu et dans une communauté particulière, il pourra de plus en plus interagir, dans son parcours de vie, avec des environnements culturels variés, choisir son appartenance culturelle parmi des options multiples. C'est la diversité des possibles qui fait ainsi de chacun un individu unique. Au niveau génétique, la nature l'avait bien compris, qui crée de génération en génération des combinaisons à chaque fois uniques (sauf pour les jumeaux vrais). La diversité des appartenances culturelles offertes au citoyen du 21ème siècle poursuit ce grand oeuvre. Les anciens de mon époque se rappelleront cette parole de l'abbé Renirkens, qui prêchait des retraites aux rhétoriciens : «... aux yeux de Dieu, chacun de vous est un Unique.. ».

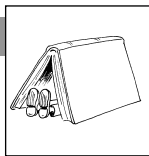
Paradoxalement, cette évolution n'a pas freiné les stratégies de pouvoir

politique axées sur la promotion de sentiments d'appartenance à des groupes homogènes et exclusifs, sur la base notamment de critères ethniques, raciaux, religieux ou linguistiques. Subjectif et donc manipulable, le sentiment d'appartenance peut en effet être mobilisé en faveur de telle appartenance plutôt que telle autre. On peut ainsi progressivement réduire les individus à une seule de leurs composantes identitaires. Et, dès lors, les catégoriser en clans exclusifs : *les nôtres*, et *les autres*. Les Montaigu et les Capulet. Les Chrétiens et les Musulmans. Les Catholiques et les Protestants. Les Hutus et les Tutsis. Les Serbes et les Albanais. Les Bons et l'*Axe du Mal*. Les Flamands et les Francophones. Rappelons-le, les armées ne se mobilisent que sous un *uniforme*. La souche pure, la nation pure, la race pure sont des mythes. Des mythes dangereux. Qui permettent d'étiqueter, de barre-coder les individus en troupeaux de clones.

A l'inverse, si l'on accepte la singularité des individus et la diversité des cultures, ce qui peut enfin émerger, c'est la plus fondamentale de nos appartenances, notre commune humanité, avec ses valeurs universelles : droits de l'homme, tolérance, respect, solidarité, démocratie. Accepter, valoriser la diversité que permet le monde d'aujourd'hui sans renoncer à construire des liens forts au sein de la communauté locale ou régionale, voilà sans doute un des défis majeurs de nos sociétés.

Alors, bienvenue à ce dossier de la Revue Saint-Boniface-Parnasse :
« *Grandir dans un monde multiculturel* »





Axelle Scaillet (LG 94)

Société multiculturelle ou interculturelle ?

A Latifa

Découvrir les autres, c'est s'ouvrir à une relation et non se heurter à une barrière.

Claude Lévi-Strauss

Qui n'a jamais eu de contacts avec une autre culture ? Mais qu'avons-nous réellement vu et compris de celle-ci ? Qu'en avons-nous vraiment gardé en terme de savoir et de savoir-être ? Voilà des questions que nous pouvons tous nous poser et qui méritent notre attention. Nombreux seront ceux qui, à la fin de cette analyse personnelle, se rendront compte que les contacts qu'ils ont eus avec ces autres cultures, n'ont pas vraiment changé leur façon de vivre et de voir la vie. D'autres, par contre, affirmeront avoir découvert de nouveaux horizons, mais qui se limiteront souvent à des données de type touristique et/ou encyclopédique. Sans vouloir dévaloriser ces approches, il y a toutefois une autre dimension, plus fondamentale, à envisager dans la découverte de l'"Autre".

Combien d'entre vous n'ont-ils pas fait un voyage "exotique" dans l'une ou l'autre contrée ? N'est-il donc pas fondamentalement différent d'aller en vacances dans un quelconque hôtel et/ou de s'immerger dans la vie quotidienne d'une famille d'"Ailleurs" ? La distinction fondamentale de ces différentes expériences se situe à mon sens dans le "Regard" que l'on porte, la manière dont on aborde cette

On aurait tort de croire que seuls les voyages nous donnent la possibilité de s'initier aux différences culturelles.

culture, le contexte, les préjugés de départ et ce qu'on est vraiment prêt à voir et à comprendre. Cependant, on aurait tort de croire que seuls les voyages nous donnent la possibilité de s'initier aux différences culturelles. Notre société se caractérise par une diversité culturelle sans cesse croissante, qui nous donne aussi de multiples possibilités de s'enrichir personnellement avec l'"Autre".

Ces propos sont l'illustration de ma propre expérience que j'aimerais brièvement partager avec vous à travers ces lignes. Dès la petite école, j'ai été confrontée à la diversité culturelle; ma classe de 6^e primaire à Schaerbeek se distinguait par son étonnant brassage culturel. Quelquefois, mon amie Ebru m'invitait chez elle à goûter "le doigt du sultan" (un dessert turc) ou encore une autre spécialité de son pays. Par ailleurs, mes compagnes de classe avaient aussi l'habitude de porter le henné qui m'intriguait assez bien, mais qui donnait surtout à mes amies la possibilité de m'expliquer leurs coutumes et leurs usages. J'ai réalisé par la suite quelques voyages sur différents continents qui m'ont initiée davantage encore à la diversité et m'ont conduite finalement à entreprendre des études d'anthropologie. Cependant, ces expériences ne m'ont permis de comprendre que superficiellement ce que signifie au jour le jour d'être confronté à une autre culture. En effet, une fois l'école primaire achevée, les chemins se sont séparés. Les voyages, quant à eux, sont souvent de trop courte durée pour comprendre en profondeur la réalité quotidienne d'une population.

Vivre à l'étranger permet tout d'un coup de mieux se rendre compte de sa propre culture et des différences qui existent entre l'une et l'autre.

C'est, par contre, au travers de ma propre "immigration" que j'ai commencé à faire l'expérience de l'interculturalité de façon plus pragmatique. Vivre à l'étranger permet tout d'un coup de mieux se rendre compte de sa propre culture et des différences qui existent entre l'une et l'autre. C'est aussi dans ce genre de situations que la nostalgie des fêtes de notre enfance peut s'éveiller, des fêtes que nous pouvons toutefois partager avec ceux qui nous entourent, de même que nous pouvons apprendre à connaître les leurs. S'insérer dans une autre culture, c'est aussi devoir faire face à des différences culturelles, comprendre qu'il y a d'autres manières de penser, pour en arriver à relativiser sa propre vision des choses, sans pour autant renoncer à sa culture. Bien que mon expérience migratoire se soit déroulée



en Espagne, j'aimerais insister sur le fait que cette histoire pourrait très bien avoir lieu ici même, parce qu'il s'agit avant tout d'amitié.

Au cœur de cette histoire réside surtout une ouverture à l'autre. Du jour au lendemain, je me suis retrouvée seule dans un autre pays, sans famille et en ne connaissant personne en particulier. Bien que j'aie été accueillie par une association, que j'avais un travail durant la semaine, la solitude se faisait ressentir tout particulièrement durant les week-ends. Au début, le temps peut être tué en visitant ou en faisant du sport, mais très vite s'installe un vide que ceux qui nous entourent ne perçoivent pas nécessairement. Les jeunes que je côtoyais durant la semaine étaient avant tout des "connaissances", ce qui veut dire qu'en dehors du lieu de travail on ne se donnait pas beaucoup de nouvelles, en dépit de mes demandes. Dans ma situation, je faisais pourtant tout mon possible pour être entourée, en participant à toute activité qui se présentait. Cependant, il faut du temps pour se faire des amis et il faut aussi que l'on veuille bien vous ouvrir sa porte, d'autant que la tendance à se contenter de son petit cercle d'amis n'est pas un leurre ! Quelle possibilité avais-je alors pour me faire de vrais amis, ceux qui sont là à tout moment et ceux sur qui on peut compter ?

Belge, immigrée en Espagne, la première personne qui m'a ouvert sa porte, était une Marocaine.

Latifa m'a ainsi beaucoup surprise. Peut-être étais-ce parce qu'elle-même avait connu l'immigration ? Mais le fait est que la première personne qui m'a ouvert sa porte, était une Marocaine. L'association

comprenait énormément de jeunes et donc, initialement, elle n'était pour moi "qu'une personne de plus" qui ne venait d'ailleurs que très rarement. Cependant, elle est venue vers moi et m'a un jour proposé d'aller faire un tour. A partir de ce moment, elle m'a ouvert la porte de sa maison, m'a donné de son temps, a valorisé ce que je pouvais lui apporter et c'est une précieuse amitié qui a ainsi débuté. Ce qui m'intrigue dans cette histoire, c'est qu'il me semble que je n'avais pas grand chose à lui offrir à ce moment-là. Il fallait parfois se battre pour me faire comprendre. Pour certains, mon amitié pouvait même se traduire comme une sorte de tâche, par l'obligation de me faire voir ceci, puis cela, La seule chose que je pouvais lui offrir, c'était ma plus grande attention, condition *sine qua non* pour apprendre la langue et communiquer un minimum. Ce qui a également attiré mon

attention, c'est la difficulté rencontrée par après pour créer de nouvelles amitiés espagnoles. Ce constat m'a amené à réfléchir sur notre propre attitude face à l'étranger.

Cette amitié m'a aussi plongée à nouveau au cœur de la différence culturelle. Son milieu de vie très traditionnel et son quotidien étaient

J'ai pris conscience de la tension dichotomique à laquelle doivent faire face ceux qui sont issus d'une culture différente de celle de leur lieu de vie.

fondamentalement différents de ce que je connaissais. A travers elle, j'ai pris conscience de la tension dichotomique à laquelle doivent faire face ceux qui sont issus d'une culture différente de



celle de leur lieu de vie. Latifa était ainsi confrontée à diverses difficultés qui résultaient de cette problématique. Comment vivre en respectant sa tradition, tout en pouvant aussi opter pour un choix de vie inspiré par les possibilités offertes par son pays d'accueil ? Entre tradition et modernité, les débats d'opinion peuvent ici se révéler très houleux. Nombreuses furent mes tentations d'indiquer à Latifa comment elle devait faire ses choix et ainsi résoudre les difficultés qu'elle rencontrait. Cependant, cette manière initiale de voir les choses faisait bien souvent fi des valeurs véhiculées dans sa propre culture. De son côté, par contre, elle a toujours respecté ma culture et mes choix



Multi ou interculturelle ?

de vie. Je ne peux pas en dire autant, malheureusement, au regard de mes premières réactions. Et pourtant, elle m'a aidée dans les difficultés, soutenue dans les moments difficiles, a eu confiance en moi et a contribué à ce que je suis devenue aujourd'hui. Mon amitié avec elle n'a jamais cessé, surtout parce qu'elle a eu la patience de me faire comprendre son monde, qu'elle a toléré mes propos audacieux et que j'ai fini par me rendre compte qu'au-delà de nos différences, il y avait une relation d'échange et d'amitié qui valait bien plus que des divergences dans les choix de vie. Nous avons trouvé un terrain pour nous comprendre, un lieu de rencontre où la différence et l'amitié sont compatibles sur un mode d'échange, d'écoute et de compréhension.



A bientôt, Emy.

Christine Martin

Venant de Caracas, Emy est arrivée chez nous le jour même de mon anniversaire. J'ignorais alors le beau cadeau que le destin me réservait. Elle est restée chez nous tout le long de l'année scolaire en répandant généreusement son sourire lumineux tout autour d'elle.

Sa présence dans notre famille nous a fait découvrir un monde hispanique totalement inconnu pour nous.

Bannis les archétypes d'un continent sud-américain gangrené par la guérilla, le trafic de drogue, les favelas, les ponchos, sur un fond de musique à la flûte des Andes.

Non, l'Amérique du Sud, c'est autre chose, une joie de vivre inébranlable, une musique enthousiasmante, des couleurs vives, une cuisine flamboyante, une société moderne et une grande maturité politique.

Bien sûr, Emy et ses amis vénézuéliens que nous avons rencontrés, sont d'une certaine façon des privilégiés, mais ont contribué à faire voler en éclats tous les préjugés que nous avions sur leur pays.

Maintenant, outre le projet d'aller la visiter chez elle et de manger des mangues cueillies dans le jardin de sa tante, nous restons attentifs à tout ce qui se passe du côté de chez elle, nous gardons en mémoire quelques phrases en espagnol et lorsque nous entendons – rarement – son chanteur préféré (Juanes), une grande bouffée de tendresse nous envahit.
A bientôt, Emy.

Dans une société multiculturelle, les différents groupes, vivant sur le même territoire, n'ont pas pour autant de contacts les uns avec les autres.

A travers cette histoire, il me semble important de retenir que l'amitié entre deux personnes de cultures différentes est possible tant que l'on aborde la différence avec respect, sans préjugés, ni jugement de valeurs. Nos sociétés

sont dites "multiculturelles", c'est-à-dire des sociétés où des cultures, des groupes nationaux, ethniques, religieux vivent sur le même territoire, mais sans pour autant avoir des contacts les uns avec les autres. Une société multiculturelle encourt le risque de finir par considérer la différence négativement et aboutir à de la discrimination. Les minorités, bien qu'elles puissent être tolérées de manière passive, ne sont alors jamais vraiment acceptées ou appréciées. C'est pourquoi, certains, ayant dans leur vie personnelle des liens forts entre cultures différentes, aspirent de plus en plus à une société dite "interculturelle", c'est-à-dire une société où les différentes cultures, les groupes nationaux, ethniques et religieux vivant sur un même territoire, entrent en relation les uns avec les autres. Ce sont des relations basées sur l'interaction, l'échange et la reconnaissance mutuelle des modes de vie et des valeurs respectives qui sont alors privilégiées. 🍎



*A l'occasion des Jeunesses Musicales,
Séverine de Walque
et Quentin Declève
ont pu recueillir les propos
du musicien.*

Rencontre avec



Moustafa Largo

A black and white portrait of a man with short dark hair, wearing a plaid shirt. He is looking directly at the camera with a neutral expression. The name 'Moustafa Largo' is overlaid on the image in a large, white, serif font.

Pensez-vous que la grande diversité musicale actuelle permet un certain rapprochement des cultures ?

Oui, bien sûr. Ce qui est dommage, c'est qu'il y a toujours une certaine retenue de la part des gens. Le disquaire classe par exemple, toutes les musiques qui proviennent d'autres cultures dans un rayon "musique ethnique".

La télévision et la radio ont changé et sont plus ouvertes à la multiculturalité mais il y a encore pas mal de murs à abattre.

Les jeunes sont-ils, à votre avis, intéressés par les musiques moins courantes comme la vôtre ? Sont-ils assez ouverts face à des genres musicaux moins connus ?

Ils semblent généralement moins convaincus au début, ils sont plus sceptiques. Vers la fin des concerts, ma musique est beaucoup mieux reçue.

Les messages que vous essayez de faire passer dans vos chansons sont-ils bien compris par le public ?

Lorsque le public paye pour voir mes spectacles, il est généralement enthousiaste et comprend mes messages. Mais il arrive que lors de festivals, certains spectateurs n'apprécient pas du tout. Dès lors il vaut mieux les ignorer.

Le domaine artistique est-il une chance de rapprocher les cultures entre elles ?

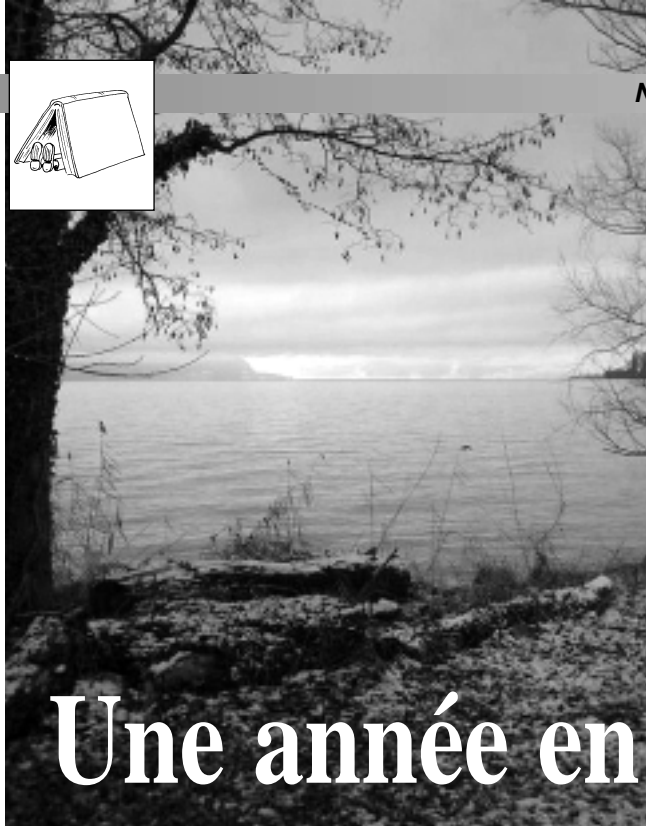
Oui, c'est certain. Il n'y a pas que la musique qui rapproche les cultures, le sport joue son rôle aussi. Lorsque Zinedine Zidane a marqué les deux buts lors de la finale de la Coupe du Monde cela a été très bénéfique pour le rapprochement des cultures entre elles. Preuve que le sport est tout aussi important.

Pouvez-vous nous parler de votre nouveau spectacle: "D'une rive à l'autre" ? Quel est le but de ce spectacle ? Possède-t-il un message ?

"D'une rive à l'autre" a été créé car nous étions fort sollicités par les écoles. Au départ, nous avons monté la musique sur la base d'un message. Nous essayons de faire passer ce message avec subtilité, humour et musique. De cette façon, le message de tolérance passe facilement.

Dans le spectacle, nous utilisons des "miroirs" pour ne pas parler de front afin d'éviter de froisser les gens. Par la simple explication d'un instrument, on démontre comment les cultures se mélangent.





Une année en Erasmus

Cette année, m'a été offerte la possibilité de "partir en Erasmus". Tout de suite, les images du film *L'auberge espagnole* nous viennent en tête sans trop savoir ce qu'elles valent. Dans ce monde de plus en plus multiculturel, quel est le rôle de l'échange Erasmus ? Que peut-il apporter aux étudiants mais aussi aux institutions qui les envoient ? C'est ce à quoi je vais tenter de répondre en me basant sur l'expérience que je vis ici à Lausanne depuis le mois d'octobre.

Comme vous en avez sans doute déjà entendu beaucoup parler, l'Union Européenne tente, par la réforme de Bologne, d'uniformiser les diplômes et formations au sein de tous les pays membres. Ceci a pour but de faciliter l'insertion des jeunes diplômés dans le monde du travail à l'étranger. Pour ce faire, que proposer de mieux que d'aller parfaire une langue étrangère par immersion dans la culture d'un pays ? De plus, les nombreux liens tissés sur place avec des étudiants de tous horizons, dans le domaine de sa formation, seront un atout supplémentaire à l'engagement. En effet l'entreprise pourra bénéficier de cette multitude de contacts à travers le monde. Ceci dépend bien évidemment des études choisies et reste encore très théorique... Cependant, aller aux cours pour apprendre une langue étrangère ou se créer ces nombreux contacts, ne suffit pas! C'est plutôt ce qui les entoure qui crée "l'ambiance Erasmus" : les soirées, les week-ends, ... Un étudiant reste un étudiant, avec le paradoxe qu'il préférera toujours les activités que permettent ses études plutôt que ce que lui rappelle sans cesse son propre nom : étudiant ! Il nous faut donc veiller à la

bonne proportion des choses et garder en tête les raisons plus studieuses qui nous permettent aussi d'être là et que je vais évoquer ci-dessous.

Véronique Vanwelde (LMA 01)

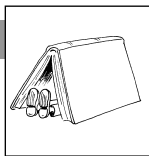
A l'université, cet échange permet de plonger dans l'actualité de ce qui se fait ailleurs, d'échanger des idées. L'étudiant part, tel un ambassadeur, avec l'idéologie enseignée par son école, qu'il va confronter à de nouvelles idées. L'école d'accueil peut ainsi organiser un dialogue au sein de la classe, ses élèves ont un aperçu de ce qui existe ailleurs. Et de retour chez lui, l'étudiant va pouvoir témoigner de ce qu'il a appris. Cet échange de culture est particulièrement intéressant dans le cadre des études d'architecture que j'ai entamées. Chaque école, mais aussi chaque pays a sa propre vue de l'acte de construire. Pourtant aucune n'est meilleure que l'autre. Pour les professeurs, ce brassage d'idées internationales est donc essentiel à la formation d'un esprit critique et d'une certaine ouverture. C'est pour cette raison, qu'en architecture - et ce n'est pas le cas pour toutes les études - nous sommes fortement encouragés à vivre cette expérience. L'université a donc intérêt à envoyer ses meilleurs éléments, afin d'entretenir son rayonnement tout en récompensant ces étudiants par une petite bourse leur permettant de rejoindre une destination moins accessible. Cependant, jouent en

faveur de l'étudiant sa motivation, son expérience personnelle et le nombre des destinations possibles.

Parlons de l'expérience personnelle que crée cet échange Erasmus. Celle-ci dépend bien sûr d'une personne à l'autre et de ce qu'elle recherche. La durée de l'échange compte aussi pour beaucoup. Personnellement, je n'avais jamais vécu l'expérience de partir longtemps seule, ou même encore d'arriver, sans connaître personne, dans un nouveau cadre de vie. Je n'étais jamais partie *sans filet*. Peut-être qu'en fin de rhéto, je ne me sentais pas encore assez sûre de moi pour me lancer dans une telle aventure. Cette année, au contraire, j'ai pensé que c'était le bon moment pour me tester, savoir ce que je valais, prendre du temps pour moi, et rien que pour moi. Cette expérience est tellement personnelle qu'elle en est même égoïste... mais pourquoi pas ? Avant d'entrer dans le monde du travail, après avoir trouvé ce que l'on cherchait dans la vie, rien de tel qu'une année pour faire le saut et s'aguerrir pour les années à venir. Mes difficultés d'apprentissage des langues, et surtout le besoin pour moi de pouvoir défendre mon projet d'architecture dans ma langue maternelle (car cela requiert un vocabulaire assez particulier) m'ont poussé à opter pour un Erasmus en français. L'architecture suisse me plaisait assez bien, ses paysages et son style de vie également. Mon choix pour Lausanne fut vite fait. Arrivée ici, il me fallut un certain temps pour m'adapter, trouver mes marques. Cette expérience ne comprend, en effet, pas que de bons moments. S'adapter à la séparation de tous mes proches, fût pour moi plus difficile que prévue. Mais, très vite, par les activités organisées, on rencontre des tas de gens : d'autres étudiants Erasmus avec qui on aime échanger ses expériences réciproques. Grâce aux travaux de groupe, à l'ambiance d'atelier de projet d'architecture, j'ai pu rencontrer bon nombre d'étudiants suisses aussi. Finalement, cette peur d'être seule, si forte avant de partir, fut oubliée en quelques jours.

Les cours sont intéressants, très variés et différents de ce qui nous est proposé chez nous. Parfois, j'ai l'impression d'être de retour en première année, au début d'un long chemin riche en découvertes. Pourtant, je me sais être déjà plus loin et réalise combien cette période passera vite.

Je suis peut-être encore trop immergée dans cette expérience pour en dresser un véritable bilan global. Cependant une chose est sûre, ce n'est pas aujourd'hui que s'arrêtera cette aventure encore prometteuse, tant elle apportera de bienfaits au monde multiculturel de demain. 🍏



Vous avez dit multiculturel ?

A-C Defraigne et les 4^{es} Eco.

La 4^e ECO ne voit pas du tout de quoi vous parlez, vraiment ! Elle se sent "4^e ECO", et puis c'est tout. Et pourtant, dans cette classe de dix-huit élèves, il n'y a pas moins de neuf nationalités, provenant de trois continents différents. D'où vient ce mystère ? Pour le découvrir, j'ai posé une série de questions aux élèves, certaines exclusivement destinées à ceux dont l'origine est autre que belge, d'autres destinées à tous les élèves. Voici le résultat de cette mini-enquête. J'ai très légèrement modifié la syntaxe des réponses pour les rendre plus lisibles à l'écrit mais sans rien en changer du contenu, en gardant les choix de formulation à la première ou à la troisième personne. Un fait marquant: pour la plupart des réponses, les élèves de la classe étaient du même avis. Les réponses données ci-dessous sont représentatives de l'ensemble des réponses reçues, les élèves m'ont donné leur accord pour les publier dans la Revue. L'esprit de classe, en 4^e ECO, ce n'est pas un vain mot, voyez vous-mêmes.

Depuis quand es-tu en Belgique ?

Les réponses oscillent: entre la naissance et le début de l'adolescence, selon les cas. Alberto: *Au début, j'avais la nostalgie du pays, c'était dur d'accepter les belges.* Youssef: *Heu, je te signale quand même, que c'est à eux de t'accepter, pas l'inverse...*

Te sens-tu davantage belge ou davantage de ton pays d'origine ?

La réponse est chaque fois la même : ça dépend du milieu où je me trouve. Si je suis en famille, je me sens plus de mon pays. Si je suis avec les amis ou à l'école, je me sens belge. Mes habitudes de vie sont surtout belges, car le temps passé en Belgique est plus long que celui dans le pays d'origine. Les amis sont plus importants que la famille, donc on passe plus de temps dans une ambiance belge. C'est sans doute pour ça qu'on n'est plus tout à fait comme les gens qui n'ont pas quitté notre pays. Parfois, on aime bien rappeler qu'on est d'un autre pays, ça rajoute un "petit plus", un côté exotique qui peut être séduisant, parfois on oublie carrément, car on se sent comme tout le monde. De toute façon, à la maison ou à l'école, c'est la même culture: c'est sévère !

As-tu l'idée que la société bruxelloise est multiculturelle ou plutôt belge ?

Réponse unanime : complètement multiculturelle.

Perçois-tu fort le fait que, dans ta classe, il y ait des origines diverses ?

Réponse de la classe : Ben, évidemment, Sarah, avec sa peau noire, elle peut mal de passer inaperçue ! Mais, c'est parce que ça se voit. Pour le reste, on ne se pose vraiment pas la question. Ce sont nos amis, on les aime bien comme ils sont, et on ne s'est jamais posé la question de savoir d'où ils sortent. On sent que tout le monde s'entend bien avec les autres et qu'on forme un bon groupe.

Perçois-tu des avantages et/ou des inconvénients au fait d'être dans une classe multiculturelle ?

Réponse : Vu qu'on s'était pas rendu compte qu'elle était multiculturelle, on ne peut pas répondre à cette question ! Ce qui est sûr, c'est que c'est plus beau de pouvoir surmonter les différences pour créer des liens que de faire des liens uniquement avec des gens qui nous ressemblent. On est alors peut-être plus ouvert, moins "coincé".

En classe, on ne se ressemble peut-être pas, mais on ne se sent pas différent dans les mentalités. Il aurait pu y avoir des tensions, mais il n'y en a pas. En fait, c'est plutôt entre nos parents et nous qu'il y a des différences. Nos parents ne nous comprennent pas toujours.

C'est bien d'avoir plusieurs nationalités en classe car lorsqu'on parle d'un pays d'où l'un de nous provient, il peut nous donner son avis. Le plus souvent, on se rend compte que les jeunes ont les mêmes difficultés dans les autres pays.

Vos amis sont-ils principalement belges ou étrangers ?

Réponse : On s'en fout ! Avant d'être belges ou étrangers, ils sont nos amis, on ne sait pas toujours leur nationalité. Certains sont belges d'origine, d'autres vont le devenir, d'autres ne le sont pas. Il y a de tout.

Comment choisis-tu tes amis ?

Réponse unanime: "Au feeling". Choses importantes: le respect, la confiance, l'humour, la gentillesse.

Je tiens sincèrement à remercier les 4^{es} ECO pour ce témoignage, pour le naturel et la simplicité avec laquelle ils ont accepté de répondre à mes questions. Ce qu'il en ressort est tout simple: avant d'être du Nord, du Sud, d'être jaune, blanc, noir ou vert, les êtres humains sont d'abord des individus, des amis potentiels, chacun apportant à son entourage ses richesses et ses faiblesses, mais surtout ses richesses. Les relations humaines sont d'abord une question de "feeling". Les amitiés ne se pré-occupent pas des origines. La classe est très multiculturelle, mais les élèves n'en avaient pas conscience. Ils ont également mis en évidence que la "culture" ne se réduit pas au pays de naissance. Chaque entreprise possède sa "culture d'entreprise" propre, mais aucun individu ne peut être réduit à son entreprise. Chaque pays ses traditions, mais personne ne peut se résumer à ces traditions.



Vous avez dit "multiculturalité" ? Observez deux familles belges : vous découvrirez forcément deux cultures familiales différentes. Culture de la ville, culture de la campagne, éducation religieuse, éducation non-religieuse, tradition germanique, tradition latine, esprit de scoutisme, esprit d'entreprise, esprit de service, esprit artistique, et combien d'autres cultures n'existent-elles pas dans notre si petit pays ? La multiculturalité recouvre une réalité bien plus complexe que la mosaïque des nationalités. Un même pays possède bien des cultures. Un individu, souvent, aussi.

Combien de "strates" sont-elles à la base d'une identité ? Autant que d'influences reçues. Une identité formée d'une seule strate est bien fragile, et très rare. L'histoire des hommes est une histoire de mouvements, de déplacements, d'idées et de populations. Les identités culturelles sont, aujourd'hui, pratiquement sur toute la planète, le résultat d'une superposition de nombreuses strates, tant au niveau individuel que collectif. Il n'y a pas de limite à ce sous-sol humain: une personne, un pays est, en soi, un continent, un océan de possibilités culturelles. Tant qu'elle est en vie, une personne est susceptible de s'enrichir au contact d'autres.

Chaque matin, les élèves arrivent à l'Institut pourvus de leur propre "culture personnelle" issue de leur histoire personnelle, mais ils partagent tous la culture de l'école, et celle qu'ils ont créée ensemble dans leur classe. Ce sont les individus eux-mêmes qui sont multiculturels. Par faute de temps, par pudeur aussi, peut-être, les élèves se connaissent finalement peu. Ils se révèlent peu. Notre petite enquête fut reçue avec un plaisir non dissimulé: elle a permis de découvrir un peu mieux qui était vraiment chacun dans la classe. Elle a rappelé que nous sommes d'abord des êtres humains avec une histoire, avant d'être élève ou professeur. J'ai commis l'erreur, au départ de mon enquête, d'opposer "belge" à "étranger". A cette dichotomie répondent des échos dangereux. Les pires génocides de l'Histoire ont été rendus possibles par la diffusion de ce langage dichotomique. D'abord parce qu'il tend à confondre culture et biologie (ethnie), puis parce qu'il y a "ceux-ci" et "ceux-là". En réalité, chaque individu est multiple. Multiple par ses gènes, forcément, puisqu'il provient de deux branches de nombreuses fois ramifiées. Et multiple par sa culture personnelle, puisqu'il restructure en lui la culture de sa famille - qui résulte elle-même de deux cultures familiales au moins-, celle de l'école qui l'a formé, celle de son milieu professionnel, de ses amis, celle de son pays de résidence, celle

de son époque, ... Chaque individu est aussi un étranger: étranger à ce qui n'est pas lui, à une autre personnalité, aux exigences imposées par les professeurs, à une nouvelle matière, à ses parents, à ses enfants, etc.

Une erreur communément répandue consiste à figer la notion de "culture". Comme si les cultures nous précédaient, comme si elles nous dominaient, comme si nous nous soumettions à elles, comme si elles expliquaient tout de nos comportements. "C'est normal, c'est dans sa culture". Ce serait trop facile. Nous héritons bien d'une tradition, mais nous n'en sommes pas moins responsables de nos actes, et la culture ne peut servir d'excuse. Notre culture, nous la créons nous-mêmes !

Quelle que soit la diversité des nationalités dans mes classes, je me trouve toujours devant le même cas de figure: un groupe d'élèves différents, dont il faut prendre en compte chacun pour ce qu'il est, comme un individu à conduire vers le meilleur de lui-même. Méfions-nous du pouvoir des mots, et ne jetons pas dans les esprits des différences que les gens ne sentent pas eux-mêmes. Les 4^{es} ECO, malgré la multiplicité de leurs origines, ne se sentent pas dans une classe "multiculturelle". Lorsque les différences sont partagées au bénéfice de la communauté, elles deviennent une richesse. Plutôt que de chercher à retrouver des cultures préexistantes, cherchons plutôt à en créer une commune, celle de la tolérance et du projet commun, dans la reconnaissance et le respect des différences. Écoutons nos jeunes: ça marche !





Signes des temps... culinaires

Jacques Boigelot (LG 47)

Voulez-vous dépayser votre palais à Bruxelles ou dans les environs? Vous n'aurez que l'embarras du choix.

A côté des cuisines belge et française qui dominent, à côté des cuisines allemande (2 restos), slave (17), espagnole(16), portugaise (16), turque(5), africaine(10), le Moyen-Orient compte une quinzaine de maisons, l'Amérique latine également, l'Inde et le Pakistan près de 30, Thaïlande et Cambodge un peu moins; on dénombre une cinquantaine d'établissements grecs et une trentaine dédiée à la cuisine maghrébine. Mais le pompon revient sans conteste aux quelques 140 maisons chinoises et vietnamiennes et à la cuisine italienne avec plus de 250 enseignes!

Cette pléthore de cuisines étrangères et exotiques constitue, en effet, un signe des temps, un signe de notre temps.

Car, pour les gens de ma génération, celle qui a connu la guerre et ses timbres de ravitaillement, on vient de loin.

L'abbé Marcel Demat, qui a initié au grec et au latin un gros millier d'élèves, constatait à cette époque que la population belge en était réduite à un régime alimentaire de moines trapistes. Et il est vrai qu'avec les rutabagas, qui remplaçaient parfois les pommes de terre gelées ou pourries, et d'ailleurs disponibles en quantité insuffisante, avec les 225 grammes quotidiens de pain — et quel pain! un mélange de froment bluté à 97 pour cent, de seigle, d'épeautre, de fécule, de légumes secs et même de paille finement hachée, le tout for-

mant une masse visqueuse sous une croûte dure, masse presque impossible à couper en tranches et qui fermentait régulièrement —, avec le café introuvable, bientôt remplacé par du malt ou même des graines de lupin torréfiées; avec les 20 à 30 grammes de beurre et "matières grasses" par jour, on était loin de se douter alors que notre paysage culinaire connaîtrait un jour de telles transformations.

Avec l'arrivée des Anglais et des Américains, on fit certaines découvertes: la gelée de melons, le beurre de cacahuètes et certains ragoûts aux saveurs un peu spéciales. Mais on oublia bientôt tout cela pour en revenir à la cuisine traditionnelle. Cependant, dès le début des années 50, le spaghetti bolognaise trouva sa place sur les tables familiales où il détrôna, en fait de pâtes alimentaires, le bon vieux macaroni au fromage.

Et puis, les années passant, les modes de vie ont évolué. Au cours des "golden sixties", le pouvoir d'achat des Belges se sentit pousser des ailes: ils se sont alors mis à s'envoler —ou à rouler— vers des pays où le soleil est plus généreux que sous notre climat maritime et quelque peu septentrional. Et, au cours

Suite page suivante





des années qui suivirent, de plus en plus nombreux furent ceux qui, le temps des vacances, s'adonnèrent ainsi aux charmes culinaires des pays du sud, soit en Europe, soit en Afrique du nord.

Cependant, tandis que nous apprenions à connaître le sud, des vagues successives d'immigration — issues toutes du sud — venaient s'installer sous nos cieux brumeux pour échapper à leur situation précaire et apporter leur force de travail à nos charbonnages et à nos industries. Après les Italiens, ce furent les Espagnols, Portugais, Grecs, Turcs et Marocains. Après quelques années, un bon nombre d'entre eux comprirent qu'ils ne rentreraient probablement plus dans leur pays d'origine, rêve pourtant caressé par la plupart des immigrants. Alors pour échapper à des conditions de travail ingrates, pour assurer ici l'avenir de leur famille, certains, ayant ouvert les yeux et les oreilles, devinèrent que les vacances, la voiture, le train et l'avion élargissaient les horizons de nos concitoyens. Ils "surfèrent" donc sur notre engouement pour les voyages et eurent le nez assez fin pour réaliser qu'il y aurait désormais une "niche" à occuper: nous offrir ici-même les mets exotiques que nous avons appréciés hors de nos frontières...

Certains croient voir dans ce mélange des cultures culinaires une étape peut-être significative vers la réalisation du "village global", vers le "melting-pot" que pourraient devenir nos sociétés. On peut s'amuser à ce genre de jeu, comme on peut en douter très sérieusement.

Le goût pour les cuisines du monde me semble être simplement le signe que les sociétés ont évolué parce que les moyens de communication d'aujourd'hui rétrécissent les distances entre les différentes parties de notre bonne vieille terre. Comme le dit le titre de ce petit article, ce sont des signes des temps.

Notons enfin, comme chacun a pu le constater, qu'au retour d'un certain temps passé à l'étranger, on entend souvent quelqu'un murmurer ou s'exclamer: "Quand on sera rentré, qu'est-ce qu'on va se taper comme bon steak frites!" Eh oui!

Une expérience de terrain à la commune d'Ixelles

Olivier Degryse (LG 76),
Premier échevin à la commune d'Ixelles

De qui suis-je le plus proche en matière culturelle ? D'un philosophe turc ou d'un mineur limbourgeois ?

Je vous avoue que je n'en sais rien. Mais ces questions de l'homogénéité culturelle, de la multiculturalité et de la place même de la culture dans notre société m'ont toujours habité. Nous sommes de fait dans une société multiculturelle. Il est évident en effet que dans une ville comme Bruxelles les origines géographiques, sociales, ethniques sont diverses et mélangées. Ces faits peuvent poser question, faire peur ou être considérés comme une richesse. En ce qui me concerne, j'ai toujours pensé qu'il fallait dans un monde multiculturel tenir deux principes à l'esprit :

- Il faut un socle commun. J'ai quelques fois été confronté à des utilisations du mot "multiculturel" en vue de justifier des comportements, des actions ou des pensées qui étaient à mes yeux injustifiables. Je crois qu'il faut défendre le principe selon lequel il y a préalablement à la particularité culturelle un certain nombre de droits, devoirs et d'obligations communs à tout le monde. Au delà de cela les réponses aux réalités de la vie peuvent être différentes et apporter des colorations culturelles diverses enrichissantes pour chacun.

- Le second principe que je défends vise à dire que pour que la culture soit un élément d'enrichissement, il faut qu'elle soit confrontée à d'autres cultures et à d'autres richesses. Un développement séparé n'est donc pas souhaitable. Nos options politiques doivent éviter les effets "ghettos".



Une expérience à Ixelles

C'est avec ces deux principes que j'ai abordé mon échevinat de la Jeunesse à Ixelles. Pour les mettre en œuvre, j'ai donc - avec l'aide de l'administration et avec l'accord du Collège - d'abord voulu professionnaliser les activités et animations qui étaient organisées au départ de la Commune d'Ixelles.

Nous avons mis sur pied un programme de formation et nous avons restructuré l'équipe d'animation. Ensuite, nous avons développé une ludothèque. Nous avons entamé des travaux pour agrandir l'espace disponible pour les jeunes rue Sans Souci.



photo: site web de la commune d'Ixelles

Nous avons également ouvert un nouveau local pour les ados dans le parc du Viaduc et une nouvelle maison de jeunes vient de voir le jour dans le quartier de la rue du Vivier.

En effet si tous les jeunes doivent être confrontés aux mêmes exigences éducatives, ils doivent aussi idéalement avoir les mêmes opportunités d'expériences et de découvertes. Nous avons donc professionnalisé l'offre de la Commune d'Ixelles en matière d'organisation d'activités pour jeunes mais nous avons aussi multiplié les collaborations avec les associations présentes sur le territoire d'Ixelles.

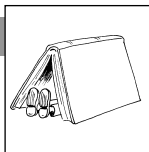
Les services communaux d'une part et les associations "privées" d'autres part ont en effet des capacités et des spécificités propres et il est nécessaire et utile qu'elles travaillent ensemble et qu'elles proposent une large gamme d'activités de qualité à l'ensemble du public ixellois

Et nous avons également favorisé l'éclosion d'institutions privées sur le territoire ixellois. C'est dans ce cadre là notamment qu'en tout début de législature et avec la complicité de l'Echevin Pierre Lardot en charge des Propriétés communales, nous avons mis à disposition d'une Maison de jeunes "privée" (ASBL XL-J) qui cherchait un local un commissariat de police qui venait d'être désaffecté. Il est vrai que cette nouvelle affectation dans un quartier qui ne comportait pas de tels lieux a suscité quelques réactions et interrogations. Et l'expérience s'avère très concluante. Dans cette maison de jeunes en effet se retrouvent à la fois des jeunes des quartiers des environs de la place Flagey qui "montent" jusque là mais également quelques étudiants de l'ULB qui participent aux activités proposées. Il s'agit donc d'une véritable intégration de différentes cultures dans des projets communs.

D'autres partenariats ont été développés entre autre avec l'école de Cirque de Bruxelles, l'Académie de Musique, Sos Jeunes - Quartier Libre.... Et bien d'autres encore.

Ils ont chacun permis à des jeunes -de plus en plus nombreux à nos activités - de rencontrer d'autres jeunes et de découvrir d'autres horizons.

Par ce travail sur la diversité, le partenariat et la qualité des animations et activités proposés, j'espère contribuer au développement de chaque jeune d'où qu'il vienne. En évitant de confiner chaque groupe de jeunes dans des "a priori" comme le jeune noir aime le basket, le jeune maghrébin le foot de rue et les jeunes filles, la musique ! et en jouant sur la mobilité individuelle et sur le désir de chacun d'apprendre et de découvrir de nouvelles choses une dynamique est occupée à se mettre en place. Et rien ne me fait autant plaisir que d'apprendre que des jeunes qui jouaient au foot dans la rue sont maintenant dans un "vrai" club de foot, ou de recevoir une peinture faite par un jeune enthousiaste qui est entré pour la première fois de sa vie dans un musée ou d'apprendre la réussite complète d'une visite de jeunes "des rues" au Parc d'aventure scientifique....



Comment les aspects multiculturels sont-ils vécus à l'Ecole Fondamentale ?

Julien Destrée, titulaire de 4^e primaire

Onze,

c'est le nombre de pays d'origine de mes élèves. Presque tous les continents sont représentés à l'exception de l'Océanie...et de l'Antarctique. Les croyances aussi sont diverses: des catholiques romains, des chrétiens orientaux (Chaldéens et Arméniens), des musulmans, un protestant et un orthodoxe.

Et pourtant, le fait est là, il faut vivre ensemble ! En commençant le cycle 3-4, au début de septembre, nous avons écouté la chanson du regretté Pierre Rapsat : "Ensemble". Elle illustre bien le défi que nous avons à relever tous les jours en classe: "D'être ensemble, même si l'on est différent".

On pourrait avoir beaucoup de craintes devant une telle diversité de culture: différences de valeurs, de manières de vivre, de langues maternelles, d'autant plus que le travail de l'apprentissage du français est important dans nos classes, car cette langue n'est pas toujours parlée à la maison.

Mais derrière cette crainte passagère se vit dans l'école quelque chose de très riche: le respect et l'écoute de l'autre. Oui, il n'est pas impossible pour une école de vouloir garder ses principes et sa pédagogie et, en même temps, d'être confrontée depuis vingt ans à un changement d'origine de ses élèves qui, auparavant, venaient de familles implantées depuis fort longtemps à Bruxelles et en Brabant.

Le cours de religion à l'école se place bien sûr dans cette ouverture; sans renier son message évangélique, il permet aux élèves d'autres convictions religieuses de découvrir ce qu'est l'Eglise, une communauté en mouvement qui croit, qui partage et qui s'inscrit dans la société. C'est important, car cela permet à tous les élèves de trouver des clefs de lecture de notre culture même si celle-ci est en mutation.

C'est une certitude. Nous nous ne trompons pas: mes élèves se sentent Bruxellois. Certains sont des fans d'Anderlecht, emploient des expressions locales et se considèrent comme des Belges de toujours, curieux de l'histoire et de la géographie de leur pays d'adoption. Bien sûr, parfois, certains sujets peuvent faire sourire. Exemple: en donnant une leçon sur les Gaulois, je me suis rendu compte que nos ancêtres n'étaient pas les mêmes que ceux de mes élèves. Je leur ai expliqué que cela aurait été intéressant de parler des gens qui vivaient dans leur pays, il y a 2000 ans. Mais, ce n'est pas au programme et le temps nous manque. Et puis, étudier l'histoire du lieu où l'on vit, permet de mieux le comprendre.



Pourtant rien n'est perdu: dans un mois, mes élèves présenteront un exposé sur leur pays d'origine. Un travail qui permettra de lier plusieurs apprentissages. Ce sera l'occasion encore une fois, d'apprendre à mieux à nous connaître, nous écouter et nous apprécier.



EN DÉROULANT LE PAPYRUS :



"C'est la multiplicité des influences, des emprunts, des croisements, des rencontres, des découvertes qui ont fait de la culture cette expérience mystérieuse où je puis vraiment

distinguer ce que je suis de ce que j'emprunte."

Hélé BEJI, "Le pluralisme culturel fonde-t-il un nouvel humanisme ?", dans "Le pluralisme des valeurs", Bruxelles, F.U.S.L., 2003, p. 12 .

Sans doute Victor Hugo – dont on célèbre cette année le 120^e anniversaire de la mort – avait-il raison quand il écrivait: "Partout où est la lumière, l'intelligence se sent chez elle et est chez elle" (1)

De tous temps, les brassages de populations et d'idiomes, les contacts interculturels, quelle qu'en soit la provenance, ont permis d'enrichir le patrimoine culturel de l'humanité... pour peu qu'un esprit d'ouverture à la différence ait favorisé leur compréhension. Mais dans "L'homme en questions" (2), André Frossart écrivait très justement: "au lieu de nous borner à prendre acte de ce que le voisin peut avoir de différent, peut-être serait-il plus expédient de chercher ce que nous avons de commun avec lui."

Je pense aussi, pour ma part, qu'il faut d'abord souligner les ressemblances entre les peuples et les cultures avant d'en relever les différences: car quels que soient la race, les coutumes, les

croyances, le niveau de vie, nous appartenons tous prioritairement à la grande famille humaine . Le droit à la différence sera d'autant mieux perçu qu'il sera précédé ou assorti d'un droit à la ressemblance .

Cela posé, comme le disait déjà Henri Bordeaux, dans "Âmes modernes", son tout premier ouvrage paru en ...1894 "l'intellectuel est poussé par la curiosité de son esprit à connaître tous les peuples et à ne pas concentrer sa vie sur un seul point du globe, et son attention sur l'étude d'un seul pays; les mœurs étrangères ne l'effarouchent point, et son esprit compréhensif s'éprend des divers rêves artistiques qu'ont réalisés les différentes nations L'amour de la patrie n'en est amoindri qu'en apparence chez lui, car il désire faire bénéficier son pays des découvertes spirituelles qu'il a faites ailleurs; mais son patriotisme obéit à des vues générales plus élevées, et se marie à une connaissance plus approfondie de l'humanité."

C'est dans le même esprit d'ouverture au monde que, le jeudi 18 novembre, les 5GMb-LMa-MS, après avoir visité une exposition au Musée des Sciences Naturelles, assistèrent avec Madame André à une conférence de presse tenue par Marc Verwilghen et André Hubert sur les enjeux scientifiques relatifs aux recherches en Antarctique: le continent glacé accueillera en effet prochainement une station belge d'observation .

L'histoire et la littérature sont aussi des disciplines qui ouvrent l'esprit vers de multiples horizons. Les terres à explorer furent, pour la 1Lc, l'abbaye de la Cambre, le mercredi 17 novembre, tandis que le 19, le domaine fructueux de la

Maison d'Erasmus s'ouvrit à la 4MS. Monsieur Chintinne, en Stanley de la Renaissance, y conduisit nos élèves avec Madame Welcomme devant ce Livingstone erasmien qu'est Monsieur Vanden Branden. N'est-ce pas en véritable gentleman que ce dernier inaugura son commentaire en adressant à nos jeunes élèves un savoureux "Mesdames, Messieurs" du plus bel effet ? Nul n'eût été autrement surpris si notre Stanley des temps modernes l'avait salué d'un solennel "Mister Vanden Branden, I presume ? "

Pour l'ancien conservateur, la forêt des œuvres et de la vie de Désiré Erasme n'est plus vierge depuis longtemps, et c'est dans une "terra plus quam cognita" qu'il tint nos élèves en haleine pendant une heure et demie de visite guidée . Autres temps, autres thèmes, autres lieux: le 23 novembre, la colonne des 6LL-SL-SM prend la direction de la place Flagey avec Madame Buisseret et Monsieur Vierendeels. Poussant les portes de l'exposition "Sciences et technologie du cinéma", les voilà qui se divisent en trois groupes pour apprendre les uns les processus de fabrication cinématographique, les autres l'aspect historique, basé sur les œuvres d'André Delvaux; les derniers, l'aspect scientifique du fonctionnement d'un film, dans le cadre d'ateliers de lumière et de son .

Les 25 et 26 novembre, Monsieur Mertens entraîne, pour deux journées d'animation, sa classe de 4LG à la communauté du Bon Pasteur. Sous la houlette d'une animatrice, l'occasion est donnée à chacun de développer les échanges d'idées, d'affiner sa communication avec les autres, de forger sa place au sein du groupe, de fortifier l'estime de soi et le respect des autres. Voilà aussi toute une forêt à explorer !

LA CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Les 26 et 27 novembre, c'est au tour de Monsieur Leblanc de faire vivre à ses 4LM cette expérience si précieuse de découverte de soi-même et des autres par deux journées bien remplies.

Il faut ici ressortir de leur écrin les paroles si belles et si justes que la Tunisienne Hélé Béji, du Collège International de Tunis, énonce dans son article cité plus haut, p.14: "La culture de l'homme n'est pas seulement de maîtriser la nature, mais de s'humaniser lui-même. Etre "humain" ne signifie pas seulement appartenir à l'espèce humaine, cela signifie "être capable d'agir avec humanité", être capable de bonté, de sensibilité. La culture n'est pas seulement les performances du développement, elle réside aussi dans une vie symbolique plus profonde, un dialogue avec la nature, un imaginaire, un langage poétique de l'âme et du cœur, où le mystère de l'existence devient inséparable de la quête d'une sagesse spirituelle."

Le jeudi 25 et le mardi 30 novembre, les rues d'Ixelles résonnèrent du pas cadencé de nos élèves de 1Lb et de 1Lc dirigés par leurs mentors Monsieur Verlinden et Monsieur Scott, accompagnés de Madame Génicot. La découverte du monde commence par le milieu qui nous entoure: savoir le voir, l'observer, le décoder, le comprendre. Faire naître en soi la curiosité qui accouchera de l'intérêt. Le quartier Saint-Boniface et la commune d'Ixelles offrent tant de révélations à ceux qui s'éveillent à les recevoir: architecture, commerces, populations... multiculture, richesse, pauvreté s'y expriment alternativement ou simultanément au gré de la progression de nos jeunes explorateurs urbains, qui peuvent découvrir comment les hommes transforment leur milieu et sont aussi transformés par lui.

La région de Bruxelles-Capitale fournit d'innombrables marches à l'escalier de la connaissance. Plusieurs d'entre elles prennent la forme d'expositions, et Monsieur Collet en profita le 2 décembre avec ses élèves de 5LG-LL. A l'honneur: la Turquie, révélée à travers le temps au palais des Beaux-Arts sous le titre "Mères, déesses et sultanes". L'évolution de la femme à travers les civilisations de cette partie du monde qui peut-être un jour prendra place dans la Communauté Européenne constituait une étape presque obligée, un pas de plus vers la découverte d'un pays aux richesses culturelles encore mal connues de nombreux Occidentaux.

"L'humanisme", dit Hélé Béji dans son article qui me sert de "fil rouge", est cette disposition intellectuelle et morale par laquelle on cultive l'apprentissage des œuvres humaines dans leurs aspects les plus originaux, pour se familiariser avec leur étrangeté, afin non point de s'en effrayer, mais au contraire, d'apprendre à les apprécier en s'en étonnant sans cesse, et de faire de cet "étonnement" l'exercice de notre sagesse philosophique et de notre élévation morale." Sans doute avait-elle à l'esprit le "thaumadzein" de Platon, cette faculté d'étonnement qui est le point de départ de la recherche et de la connaissance: comme quoi notre monde est vraiment multiculturel!

Passent les examens, les fêtes de Noël et de Nouvel An ... et nous voici en 2005.

Le drame du tsunami occupe toutes les consciences et nous rappelle brutalement la fragilité de notre condition humaine. Mais il faut reprendre le rythme de travail, et déjà, le 19 janvier, 247 élèves de Saint-Boni se pressent à la 30^e Olympiade mathématique, dont les éliminatoires ont lieu à l'Institut. Au terme de celles-ci, 27 de

nos élèves se sont qualifiés pour la demi-finale du 2 mars. Epinglons en particulier chez eux les performances de Arnaud Pernel, classé 20^e sur 1.286 élèves issus de la région de Bruxelles; de Cédric De Groot, 15^e sur 903 en 2^e année; de Sylvie Vande Velde, 5^e sur 801 élèves de 3^e; de Benoît Verlinden, 9^e sur 657 participants de 4^e; de Jacek Jonas, 42^e sur 617 en 5^e année, et de Max-Henri Bailly, 78^e sur 544.

Ce nom de Bailly faisant penser au dictionnaire bien connu des hellénistes, j'en profite pour signaler la très belle 9^e place décrochée par Emeline de Hulst (6GMA) au concours de version grecque, qui réunit le 16 février à Mons 116 participants de tous réseaux.

Le lendemain des Olympiades, le 20 janvier, les élèves eurent le bonheur de goûter, dans le cadre des Jeunesses Musicales, à la musique arabo-andalouse de Mousta Largo et ses quatre musiciens. Madame Defraigne, qui gère cette activité, anime également une chorale réunissant toutes les voix de bonne volonté de l'Institut: elles auront l'occasion de s'exprimer devant un large public de "fans" au troisième trimestre.

Le 21 janvier, comme le feront les 2LC de Madame Maucler le 27, on repart sur les routes: Monsieur Gobert et Madame Magils battent à nouveau le pavé. On les voit passer avec la 1Lb dans la rue de Rollebeek, observer la vieille tour et le mur d'enceinte, descendre vers la Maison du Roi, où les attend une visite guidée particulièrement instructive. La maquette de Bruxelles au Moyen Age permet de voir très bien la Senne, voie royale des marchandises de l'époque, ce que rappellent divers noms de rue relatifs aux commerces de tous bords. Les élèves, qui savent bien leur matière, posent des questions pertinentes. Ils

sont soulagés de vivre à notre époque, où l'ancienne colline à potences accueille désormais un plus pacifique Palais de Justice ...! Continuant leur visite, ils peuvent voir des documents relatifs à l'extension de la ville depuis le Moyen Age à nos jours, où s'insèrent le voûtement de la Senne, la construction de la jonction Nord-Midi, les parcs pour s'aérer ... et terminent par l'impressionnante collection de costumes de Manneken-Pis. Que le propriétaire d'une telle garde-robe puisse encore se montrer tout nu paraît même presque incongru !

Le 24 janvier, Madame Vandendaele organisa en 3LG et 3SL une opération "Journalistes en classe", pour mieux comprendre, suite à la catastrophe récente du tsunami, comment fonctionnent les médias. Invité à s'exprimer devant les élèves, le présentateur du journal télévisé de la RTBF Eric Boever témoignera pendant deux heures de la façon dont on fait un "JT", mais aussi de la formation et du métier de journaliste .

Le 25, Madame André et les 5MS-SL, succédant à Monsieur Lambert et ses 4Eco, se livrèrent à une activité scientifique d'un genre particulier. Ils se rendirent Avenue de la Toison d'Or dans une firme dont la spécialité est de réaliser des tests à la demande d'entreprises alimentaires qui vendent des produits blancs. Les élèves devaient goûter du masepain enrobé de chocolat, des gaufres au sucre et des spéculoos et donner leur appréciation. Seuls dans un cagibi où, par une porte coulissante, on leur passait ces aliments, ils ne savaient pas quel était le produit blanc et la marque connue, et devaient signaler l'échantillon qui leur paraissait le plus savoureux. Evidemment, les jeunes goûteurs eurent droit à une séance d'information sur la manière dont la firme fonctionne: financement, processus de travail ... Ils apprirent aussi qu'en Belgique, l'ana-

lyse sensorielle est encore débutante, alors que ce type d'approche scientifique est d'une grande importance dans les procédés de fabrication des produits alimentaires et dans le marché de la consommation

Peu après, le 27 janvier, les élèves de 6LMa-b, GMa et MS eurent la chance de se rendre, grâce à Messieurs Noul et Mertens, dans un vrai laboratoire de candidature à Namur, avec protocoles, expérimentations, calculs, rapports . L'après-midi, ils visitèrent quatre laboratoires de recherche en physique : en jargon local, on parle de LARN, LISE, LPS et LASMOS. En clair, il s'agit du Laboratoire d'Analyses par Réactions Nucléaires, du Labo d'Imagerie par Spectroscopie Electronique (nettement moins romantique que l'abréviation correspondante !), du Labo de Physique du Solide, et – accrochez-vous- du Labo d'Analyse par Spectroscopie Moléculaire des Surfaces. On comprend l'usage courant des abréviations !

Le vendredi 28 janvier, tandis que les préparatifs de la Chandeleur allaient bon train, les 6SL-LL-SM et les 6FL-EC étaient au cinéma pour voir le film Der Untergang, "La chute", qui montre sous un éclairage nouveau les derniers moments d'Hitler. Comprendre le passé, c'est déjà mieux construire l'avenir .

Les 28-29-30 janvier constituaient cette année les jours de surchauffe de l'Institut, ces fameuses fêtes de la Chandeleur où toute l'école est en ébullition pour accueillir parents, familles, anciens dans une atmosphère conviviale. Sur le thème de l'Inde –nous restons dans le multicultural– l'équipe de décoration, constituée de Madame Swaeles, Monsieur Daems, Madame Coomans, Madame Scott et Monsieur Chaval, représenta dans le préau les vies de Krishna, les

statues de Shiva et Parvahti, un chameau, un cobra, une vache, des têtes d'éléphants, des masques de marionnettes de théâtre, le Taj Mahal assorti de portraits de Gandhi, d'Indira Gandhi, du prince qui construisit le Taj Mahal et de la princesse pour laquelle il fut construit . Ajoutez à cette liste les huit Bouddhas de la semaine, dont chaque Indien vénère celui du jour de sa naissance, et vous aurez compris la somme de travail que représente ce décor .(Ceux qui se sont étonnés qu'il y ait huit Bouddhas doivent savoir que deux d'entre eux servent pour le mercredi, l'un le matin, l'autre l'après-midi). Les repas préparés de main de maître par l'équipe cuisine, le bar, les spectacles du fondamental, les jeux des stands, les équipes de vaisselle, de vestiaires, de service à table, de remise en ordre, d'animation musicale, de présentation... ont tourné à plein régime. L'aide des parents et amis, des professeurs, des élèves, des institutions, firmes et commerces, assurèrent à ces fêtes si importantes pour l'Institut le succès escompté . La section fondamentale sut mettre à profit, sur le plan pédagogique, les fêtes de la Chandeleur. En effet, les élèves de 1^e-2^e-3^e visionnèrent le film "Le livre de la Jungle" pour y sélectionner les passages exploitables dans le spectacle; les sixièmes recherchèrent sur un logiciel (à l'école) et sur internet (chez eux) des images pour les costumes; enfin, les élèves de la 2^e à la 6^e reçurent, grâce aux contacts pris par Madame Barbé, une information sur l'Inde que leur dispensa Madame Marie-France Stordeur, de l'Association MISSIO SEME. Par le biais d'un montage audiovisuel, la représentante du diocèse expliqua aux enfants le pays et les coutumes du continent indien à travers la vie de deux enfants, afin de les sensibiliser à la culture et à la problématique de cette région du monde, mais aussi de participer à son développement grâce à la vente de 60 toupies, dont le bénéfice va contribuer à créer

ROULE ... ET ON DÉROULE ...



une école dans les camps de réfugiés du Nord de l'Inde . C'est ainsi que la solidarité bâtit des ponts entre les hommes, qui se ressemblent tous dans leurs besoins et leurs espoirs .

Profitant du passage de ma plume dans la section fondamentale, j'aimerais vous signaler l'écriture d'un livre par la 5BA, avec l'aide de l'écrivain pour enfants Claude Rancy. Le titre de l'ouvrage: "Mystère à Chiny". L'histoire, en 25 chapitres, se nourrit des observations faites sur place lors des "classes vertes" d'octobre; la couverture est réalisée par ordinateur .

Mais ce n'est pas tout. La cerise sur le gâteau, c'est la sortie, prévue pour Pâques, d'un premier journal du fondamental, écrit par des enfants. Il est prévu qu'un enseignant par cycle collationne les articles et les mette en page (mais chut ! il s'agit d'un scoop et, à l'heure où j'écris, le titre du journal n'est pas encore choisi, même si les idées fusent !).

Avant de quitter les couloirs de la section fondamentale, sachez que le 18 mars, comme chaque trimestre, les parents seront invités à une rencontre conviviale avec les enfants pour parcourir l'exposition des travaux que chaque classe aura réalisés. Et comme tout ce savoir peut nous altérer, un petit bar sera ouvert pour la circonstance .

Reprenons notre souffle et revenons dans l'enseignement secondaire. Le lundi 31 janvier, Monsieur Charlier et Madame Verhasselt accompagnèrent la 4LG dans un endroit peu connu: la cathédrale orthodoxe grecque, située avenue de Stalingrad, près de la place Roupe. La multiculturalité conduit aussi à la dimension ecuménique, et le père Evangelios, après avoir installé tout le monde dans l'Eglise, posa des questions aux élèves, leur fit découvrir l'iconostase, expliqua pourquoi les lustres sont si imposants, eux qui symbolisent le Christ lumière du monde. Une

heure passa très vite avec ce guide intéressant qui fit très bien ressortir les ressemblances et les différences au sein de la grande famille des chrétiens .

Saviez-vous que février vient du latin februlare, qui signifie purifier ? A Rome, février, consacré à Neptune, roi des eaux – sans doute parce qu'il y pleut beaucoup – était marqué par les fêtes publiques expiatoires .

Bref, le 1^{er} février, Madame Smets et Mademoiselle Mommier visitèrent le musée de Wiertz avec la 1Lc. Peintre du gigantisme, Antoine Wiertz continue à nous impressionner par ses énormes toiles. Mais il vaut aussi la peine de relire certaines de ses pensées, comme : "rien n'est indigne d'exercer notre imagination, et le peintre surtout doit être universel"; ou "l'homme n'est grand que par la probité et le talent, et non par la naissance et la fortune"; ou encore "l'idée de l'immortalité de son nom soutient l'artiste, comme l'espoir de l'immortalité de l'âme soutient le sage", et cette petite dernière à méditer: "si vous dépouillez un artiste de tout ce qu'il a emprunté à l'expérience des autres, il ne lui restera qu'un vingtième d'originalité." (1)

Le même jour, toutes les 3^{es} se rendirent au théâtre de Poche pour assister à la représentation d'Hannah et Hanna, de John Retallack. Cette pièce est un excellent sujet pour clore cette chronique sur le thème de la multiculturalité. On y voit en effet Hannah, une jeune anglaise sympathisante de l'extrême-droite locale, et Hanna, réfugiée Kosovare, confronter leurs points de vue d'adolescentes dans la ville anglaise de Margate, à travers leur passion commune pour la musique. Ensemble, elles grandissent, se nourrissant de l'espérance et de la culture de l'autre, dans un voyage qui les mène de Margate à Pristina . Mais la pièce permet aussi de dénoncer un dan-

ger: celui de la confusion entre droits culturels et droits de l'homme. Les droits de l'homme ne sont pas des droits culturels, mais naturels. Tous les hommes sont libres et égaux en droit quelle que soit leur langue, leur religion, etc ..., c'est-à-dire dans l'indifférenciation de leur personnalité culturelle. Les droits de l'homme suspendent le critère culturel dans la considération de la personne, alors que les droits culturels peuvent développer une culture de l'inhumain s'ils valorisent l'origine culturelle dans la reconnaissance entre les hommes au point d'en faire une condition de la relation .

Nous voilà revenus à Hélé Béji, notre "fil rouge" tunisien. Laissons-la terminer: "si on prend", dit-elle, "l'emblème culturel comme seule valeur de notre humanité, on est déjà sorti de l'humain. La multiplication des a priori culturels fait disparaître des champs de notre conscience la forme même de notre humanité."

Ce qui, avant tout, rapproche l'homme de son semblable, c'est, ne l'oublions pas, son humanité-même.

SOSIUS,
Le 24 janvier 2005



(1) Victor Hugo, Le Rhin, Conclusion, 1842

(2) Editions Stock, Paris, 1993

(3) Phrases tirées d'un vieux « Recueil de pensées d'artistes belges » sans date, édité par le C.I.A. (Centre d'Informations pour Artistes), une ASBL dont le siège se situait rue Royale n°12 .



Par Marie-France Drouart (Parn.71)

Une grande dame nous quitte...

Madame Xénia Pletser

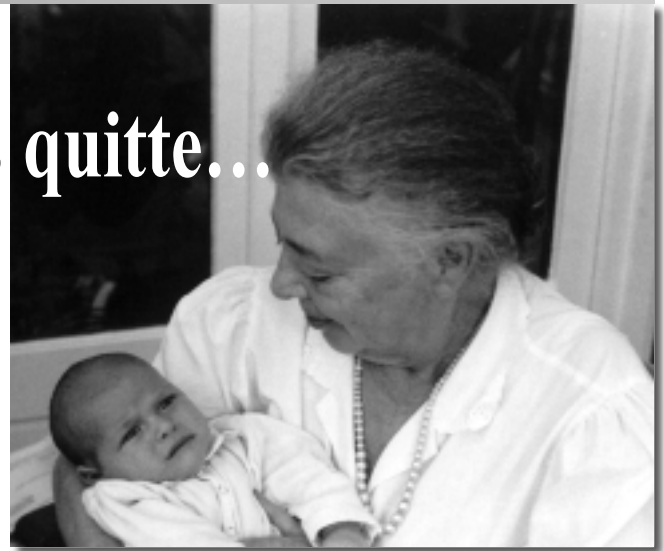
a choisi ce 20 décembre 2004 pour tourner
la dernière page du livre de sa vie, à l'âge de 73 ans.

Elle donna dix-huit années de son existence à l'enseignement des sciences au Parnasse où elle fut elle-même élève et le premier professeur de sciences lors de la création de la nouvelle section latin-sciences. Elle en consacra quatorze autres à l'Institut Saint-Boniface-Parnasse, après la fusion. Sans oublier celle passée au Sacré Cœur de Jette en début de carrière et une charge à temps partiel à l'Institut supérieur d'éducation physique de l'UCL. Mais laissons là les chiffres qui risqueraient de nous faire passer à côté de l'essentiel.

J'ai la chance de compter parmi les anciennes élèves de ce professeur hors du commun. C'est elle m'a fait découvrir la physique et qui me donna pour toujours le goût de cette science de l'étude des fondements de l'Univers. Je lui en suis encore reconnaissante aujourd'hui. Madame Pletser ne refusait jamais de donner une explication supplémentaire, ayant à cœur que chaque élève comprenne à fond la matière vue au cours et puisse ainsi apprécier toute la richesse de la physique et de la chimie. Soucieuse de la réussite de chacun, elle préparait ses élèves aux examens, insistant sur les "tuyaux" à ne pas négliger. Comme professeur, elle croyait dans les possibilités de chacun. Elle avait confiance en le devenir de chaque jeune et ne manquait pas de l'affirmer à une époque où la culture de l'évaluation et du conseil de classe n'était pas celle d'aujourd'hui. Ses anciennes collègues sont unanimes: elle alliait à la fois une grande connaissance scientifique et une profonde intelligence de l'âme humaine, particulièrement des élèves qui lui étaient confiés. Elle mettait en lumière ce qu'il y avait de bon au cœur de tous ceux qu'elle côtoyait.

Outre cette immense confiance en l'Homme, elle se distinguait
22

In memoriam



aussi par son absence de paroles négatives sur autrui. Elle n'était pas de celles qui attisent les différends, colportent les médisances ou ce qui peut peiner: elle était au-dessus de ce genre de chose, préférant le compliment ou la petite note encourageante, sans pour autant tomber dans la fausse flatterie.

Grande dame, elle l'était également par ses racines et sa culture. Sa modestie a caché à beaucoup qu'elle descendait d'une famille noble russe d'origine grecque. Jamais elle ne renonça à la religion orthodoxe dans laquelle elle avait été élevée. Elle parlait le russe, langue qu'elle a souhaité faire apprendre à ses enfants. Elle lisait les grands auteurs russes tels que Dostoïevsky, Soljenistyne,... dans cette langue. Sa famille faisait partie de ce qu'elle avait de plus précieux. Elle tentait de faire partager à certains collègues ses lectures philosophiques mais pour ceux-ci, ce n'était guère chose aisée ! Ses paroles encourageantes les conduisaient néanmoins à les mener à terme. Les conversations que l'on tenait avec elle n'étaient jamais banales: chacun en ressortait plus riche, plus instruit, plus humain.

Jamais hautaine, toujours discrète, elle inspirait le respect. Comme l'a dit une de ses proches apprenant son décès: *Une grande dame nous quitte...*





André Schroëter (1921-2005)

In memoriam

Jacques Vandenschrick
Rhétorique 1961

Bruxelles: Saint-Boniface

Personnalité riche et complexe, d'une disponibilité humaine et culturelle peu commune, André Schroëter, prêtre d'origine malinoise, fut enseignant à l'Institut Saint-Boniface de 1950 à 1964, sous la direction, successivement du Chanoine Laloup, de Monseigneur Grimmonprez et de l'abbé Steinmetz.

Brillant enseignant -latin, grec, français, religion et histoire (!), sans oublier les innombrables excursions de culture humaniste (de l'écriture contrapuntique de Jean-Sébastien Bach aux débats de société du moment, de l'humour d'Hitchcock à l'histoire fine de la frontière linguistique)- il présentait, comme titulaire de rhétorique, un mélange parfois sourcilieux d'exigence, de précision et de rigueur en même temps que de débordante générosité. Fénelon n'aurait pas désavoué la sensibilité extrême (excessive ?) de cet ecclésiastique controversé, parfois déchiré mais tellement et profondément humain. Musicien hypersensible -violoncelliste dans l'ensemble familial, adepte du chant grégorien, en compagnie de René Gallée, autre généreux éveilleur (leur duo aurait fait pâlir Silos et Solesmes), branché, passionnément sur les formes culturelles et les langages de son temps, il faisait partie, avec l'abbé Hardt ou le RP. Burvenich, de ces hommes d'Eglise que le cinéma fascinait, qui ont initié une génération à la magie du grand écran et qui ont donné à plusieurs le virus et les premières occasions de réalisation cinématographique. Les archives de l'Institut ont enregistré (et diffusent en DVD) deux de ces courts métrages de rhétoriciens, essais conçus avec l'aide et les conseils de leur

titulaire. La maladresse des débutants ne doit pas faire oublier que des personnalités, comme le cinéaste et romancier François Weyergans, y ont, sans doute, éprouvé leurs premiers frissons créatifs.

Institut des Arts de Diffusion

Un grave accident de la route, au cours de l'été 1961, provoqua une longue césure -et sans doute quelque séquelle nerveuse- dans la personnalité et la carrière d'André Schroëter. Son intuition des mutations idéologiques du temps, son inlassable curiosité intellectuelle (il est, à l'époque et avant bien d'autres, lecteur de théologiens de la sécularisation comme Robinson et Tillich), sa réceptivité aux premières avancées de Vatican II, mais aussi des événements de sa vie personnelle -qui lui appartiennent et qui méritent le respect- le mènent sur d'autres voies où, très vite, son sens des relations humaines font merveille : associé à la direction du jeune Institut des Arts de Diffusion, il baigne dans le milieu des artistes et du cinéma. Son inlassable empathie lui ouvre d'autres cénacles. Une anecdote : lors de la première projection publique à Bruxelles et en présence du réalisateur, de *l'Évangile selon Saint Matthieu* de Pier Paolo Pasolini, André Schroëter affronte seul une salle houleuse que la liberté stylistique de l'adaptation évangélique choque. Il retourne les objections, résiste, convainc et gagne enfin l'assemblée au génie du cinéaste qui lui en restera reconnaissant.

Genève

Le temps passe. Ses choix d'existence le condui-

sent, avec celle, infiniment généreuse, qui deviendra son épouse, à quitter la Belgique où les options personnelles de sa vie privée suscitent la contradiction. La prestigieuse « Ecole Internationale de Genève » (où Michel Butor enseigne) l'accueille et l'engage comme professeur de philosophie. Il y mène à la « matu » cantonale ou au bac français des fourmées d'étudiants du monde entier, soumis à son impitoyable « radar conceptuel » qui cultivait le détail et exigeait, parfois obsessionnellement, la précision dans l'expression. Très vite, il accepte, au sein de l'institution, (l'« Ecole Int' », comme on aime à l'appeler au bord du Léman) des responsabilités complémentaires et, bientôt, la sous-direction. Son attention à autrui dans les pires épreuves, est inentamable chez cet hyperactif qui vit sa vie sans compter. Frédéric Dard (alias San Antonio) le vérifiera lors du rapt crapuleux de sa petite-fille et le comptera alors parmi ses amis. Mais, à ce rythme, la santé d'André Schroëter s'altère et, le cœur et les nerfs épuisés, il se retire en France, avec son épouse dans une petite maison du marais vendéen, porte et table ouvertes aux amis, aux innombrables neveux et nièces. D'autres pourront se plaisir à rappeler son affectivité tumultueuse. Mais qui, au-delà de sa nature portée aux tourments, pourra nier sa charité sans calcul qui inspira tant de gestes sans retour chez cet homme qui savait brûler ses vaisseaux ? Revenu en Belgique, le décès prématuré de son épouse le verra s'éloigner et perdre contact avec bon nombre de ceux qui tenaient avec lui, même à distance, le fil d'or de l'amitié. Là où il s'est rendu invisible à jamais, dans une distance irréparable, qui sait s'il ne tente de le retisser ?



Par Liliane Scott

Guy Daems...

**Tout un personnage !
Si on évoque Guy Daems, on voit:
le prof, l'infatigable voyageur et
... les fameux décors de la
Chandeleur !**



L'Institut se voit proposer de participer au projet "Enseignant – Informatique – Entreprise", mis sur pied par IBM. L'école reçoit, grâce à l'intervention financière de trois entreprises d'Ixelles, son premier ordinateur: un IBM 5120 de 40 kg et 32 K de mémoire: elle doit à la fois enseigner l'informatique et utiliser l'ordinateur comme instrument pédagogique. IBM voulait mettre l'accent sur les avantages importants d'une bibliothèque de programmes didactiques créés par les écoles participantes.

Le prof !

Notre compère termine ses humanités à l'Institut Saint-Boniface en juin 1962, option secondaire scientifique A. Il étudie ensuite à Saint-Thomas et obtient son diplôme de régent en math et sciences le 28 juin 1966. Il fait ensuite carrière à l'Institut.

Consciencieux, méticuleux, ordonné, il enseigne les maths avec méthode depuis septembre 1966 et est nommé professeur de cours généraux en septembre 1968. Un point, c'est un point ... une virgule, une virgule ! Il aime son système de petites fiches roses, bleues, jaunes ou vertes et amuse les élèves par ses mimiques lorsqu'il explique la translation, les isométries ou autres problèmes mathématiques... Il laisse aussi leur chance aux pauvres littéraires de l'école: 4 points pour la théorie, 6 points pour les exercices; avec un peu de travail, les élèves de gréco-latines s'en sortent.

Mais Guy Daems a plus d'un tour dans son sac !

En septembre 1980, l'ordinateur fait son entrée à Saint-Boniface !

Guy Daems, en bon prof de maths, s'est immédiatement mis au travail et a proposé aux élèves de partager avec lui, les joies que procurent la découverte de l'informatique. Sur le temps de midi, avec les élèves du cycle supérieur, il crée un programme de factures pour "vente de mouchoirs".

En mai 1984, l'Institut monte l'expo Hergé. La foule de visiteurs est telle qu'elle engendre l'enthousiasme chez Guy Daems et Urbain Van Laere qui, tels les Dupont-Dupond, en seront les deux présentateurs infatigables ! Le succès de l'exposition "de Georges Remi à Hergé" et l'intérêt qu'elle a soulevé parmi les anciens et les visiteurs a également suscité l'idée de rassembler tous les documents existants concernant l'histoire de l'Institut: le Fonds des Archives de Saint-Boniface était né et, Guy Daems, principal initiateur, en devint le premier Président.

Enfin, durant de nombreuses années, il passe avec son comparse, Michel Delloye, une partie du mois d'août ainsi que le mois de septembre à élaborer les fameux horaires des professeurs: il fallait tenir compte de l'occupation des locaux, des activités par demi-classe, des disponibilités des professeurs et de leurs desiderata, de l'équilibre des différentes disciplines, etc.

L'infatigable voyageur !

Quel pays Guy Daems n'a-t-il exploré ? Et quand je dis explorer... : debout à l'aube pour ne rien perdre du paysage, des visites, de la vie là-bas... couché tard pour être sûr d'avoir tout vécu, il ramène souvenirs

qui habillent sa maison et photos qu'il colle patiemment dans des albums, ajoutant un commentaire, découpant un article en correspondance, agrémentant la page de dessins ou d'anecdotes de sa petite écriture serrée et soignée.

Les décors de la Chandeleur

Guy Daems a de l'or dans les doigts ! Et il passe de longues heures de loisirs à peindre, dessiner: avez-vous eu l'occasion d'admirer ses nombreuses aquarelles et peintures, sans oublier les portraits caricatures ? Il met son talent au service de l'Institut et entreprend ainsi d'habiller le préau pour les fêtes de la Chandeleur. Que d'heures passées à imaginer, à élaborer, à réaliser l'ambiance de vingt Chandeleurs. Je me permettrai ici de citer tous les décors qu'il a créés avec l'aide précieuse de Nicole Swaelens:

1985 L'Orient Express - 1986 Venise - 1987 L'Empire du milieu - 1988 Le Livre de la Jungle - 1989 Le monde sous-marin - 1990 L'Egypte - 1991 Le Far West - 1992 Le 125° de Saint-Boniface - 1993 Le monde des Amériques - 1994 De la Terre à la Lune - 1995 La farandole des chats - 1996 La Thaïlande - 1997 L'Equateur - 1998 En avant la musique ! - 1999 Le Cirque - 2000 La Chine - 2001 Les quatre saisons - 2002 Les Pharaons - 2003 Les masques - 2004 Les Jeux olympiques - 2005 L'Inde

En donnant ainsi le thème, il donnait le ton: pas toujours facile pour nos professeurs de primaire de trouver des saynètes à jouer par les plus jeunes mais quel plaisir de se retrouver dans chaque monde imaginé par nos deux artistes et ... quel talent ! On aurait aimé garder les décors pour l'année entière !

Le voilà quittant l'Institut ! A mes yeux, il n'y a que son côté prof qui sera à la retraite, car je l'imagine continuer toutes ses autres activités. Le vélo ne sera plus son moyen de locomotion favori pour venir, par beau temps, à l'Institut, mais restera sûrement son passe-temps "santé". Il aura tout le temps de préparer ses futurs voyages et de collationner avec soin tous les souvenirs qui s'y rapportent...Quant à ses doigts d'or, une petite souris m'a dit qu'il continuerait les transformations du préau à d'autres Chandeleurs, pour notre plus grand bonheur ! Comment pourrait-on se passer de son art ?

Merci Guy pour tout ce que tu as fait et feras encore pour l'Institut !

Guy Delvaux



A Guy

Marie-France Michelet,
professeur

Un jour, c'est le dernier jour celui auquel on aspire dans les moments de stress, celui que l'on appréhende à la fin d'une carrière. Alors, on regarde derrière soi, on s'inter-

roge sur ce temps passé à s'occuper des adolescents, on revoit des visages, on pense aux bons moments, aux événements importants, on se surprend à devenir nostalgique.

Tu sais, cher Guy, de quoi je parle, tous ces jeux de mots dont tu raffolais, les traductions incongrues de nos élèves. Une des dernières restera: "He's smoking a cigar" "Il est en costard et fume le cigare". Ces perles que tu avais le don de repérer, avec un sourire amusé, tu venais nous les faire partager.

Au delà de cet humour 'so British', il y avait cette volonté de les faire progresser, de leur apprendre; les sciences–langues tu en étais devenu le titulaire, l'expert.

A tes heures, tu partageais la coordination des langues avec Simone, gardant toujours ton calme et ta sérénité bien nécessaires pour animer.

La journée terminée, troquant ton costume pour un kimono, tu donnais des cours de judo.

Et maintenant, en savourant ton temps, en jouant un petit air d'harmonica, on sera aussi un peu avec toi.

Appréciant ta gentillesse, ta discrétion, ton sens de l'écoute, tu resteras, cher Guy, un collègue de choix.



Par Anne Catherine Defraigne,
professeur

Jean-Jacques Bruyr



En guise d'au-revoir,
de la part d'une
collègue,
au nom de tous
ses collègues :

Pour faire le portrait de Jean-Jacques

Un jour, ce n'est plus un secret pour personne, un "petit nouveau de première" invita Jean-Jacques Bruyr à ôter son manteau pour se joindre au goûter organisé, comme chaque année pour la Noël, par les élèves de Simone Geeraerts et ceux de Grégory Scott. Un détail, ce goûter était destiné aux personnes du troisième âge, du quartier Saint-Boniface. Ces visages n'étaient donc pas connus et le petit nouveau n'avait pas encore eu le temps de connaître un des plus célèbres professeurs de l'école. Petite erreur diplomatique, heureusement prise avec humour par la victime. Pour la défense de l'élève, la chevelure blanche éclatante de notre cher collègue. C'était un signe. Signe que le départ n'était pas loin. Et pourtant. A son dernier cours, Jean-Jacques nous a encore surpris. Désireux de le fêter, nous l'avons interrompu, occupé qu'il était à surveiller une interro d'histoire ! Non seulement il n'avait pas renoncé au "plaisir" de quelques corrections supplémentaires, mais il s'était offert le luxe de créer les plus belles questions de sa vie d'enseignant: originales, modernes, intelligentes, faisant appel à plusieurs compétences, en accord avec les derniers programmes, permettant aux élèves de se valoriser et de se dépasser, etc,

etc. Pas de démission donc, même le dernier jour de sa carrière. Une certitude: Jean-Jacques était "bien orienté": il aimait son métier. Et les élèves le lui rendaient bien. Pour beaucoup, il était une véritable référence. Pour beaucoup de jeunes profs aussi, d'ailleurs. Enthousiaste, passionné, curieux, en continuelle recherche, jamais il n'a cessé de retravailler ses cours. Si le contenu persistait, bien-sûr, d'année en année, les méthodes pour l'enseigner et les supports ont, chez lui, continué d'évoluer jusqu'au bout. Pour ceux des collègues qui donnaient les mêmes cours en parallèle, il distribuait généreusement ses dernières trouvailles, par quelques papiers glissés dans les casiers personnels, ou par quelques dîners animés où s'échangeaient les points de vue. J'en profite, au nom des collègues, pour le remercier chaleureusement pour ces échanges et les encouragements qu'il a toujours prodigués aux plus jeunes. Les élèves, quant à eux, se souviendront plus volontiers des week-ends à Beauvechain ou des concerts des Jeunesses Musicales. Jean-Jacques parti, c'est encore un peu de la mémoire de l'école qui nous quitte. Préfet à ses débuts, puis professeur parmi les abbés, il a vécu bien des épisodes d'une autre époque, celle d'un Saint-Boniface ecclésiastique et, forcément, exclusivement masculin. Une époque pas très lointaine pourtant, mais qui nous semble si éloignée de la nôtre, à en juger par les récits colorés que nous offraient ses talents de conteur au dîner. Il n'était cependant pas un nostalgique, et pour faire le portrait de Jean-Jacques, il faut aussi peindre les éclats dont il était capable. En classe, ou dans la salle des profs, tourné vers l'avenir, idéaliste jusqu'au bout, il a toujours cru dans les gens, et n'a jamais pu renoncer à ses espérances. Aussi, comme l'humain est faible et ne répondait pas toujours à ses attentes, les murs de l'école ont souvent été témoins de son humeur chagrine, pour utiliser un euphémisme. Toujours dans l'opposition, toujours en quête du mieux pour les élèves et pour l'école, il avait souvent du mal à supporter les petites et les manques et s'engageait chaque jour, dans un combat chaque fois renouvelé, à refaire le monde, ou du moins Saint-Boniface. Avec pour références, ses amis de partout, qui ne sont pas peu nombreux, si l'on en croit ses dires. Une chose est sûre: Jean-Jacques parti, Saint-Boniface semble soudain bien calme. Ne croyez pas cependant qu'il se soit assagi: certaines rumeurs circulent, qui racontent que, quelque part, dans le Brabant Wallon, les fêtes de la Saint-Martin vibrent parfois sous sa voix et sous sa plume. Les Amis de Tourinnes y bénéficient de ses talents didactiques, relationnels et d'organisation. Qu'il sache pourtant que ses amis de Saint-Boniface, orphelins d'un au-revoir officiel, ne l'oublient pas et lui souhaitent bonne chance dans sa deuxième carrière ! Puisse l'oiseau, dans son nouvel arbre, haut et fort chanter, signe qu'il n'a pas changé



Fêtes de la Chandeleur 2005

Lors de la fête de la chandeleur, je travaillais en tant que serveuse. Le personnel, très bien organisé, avait, en effet, reçu quelques notions de service avant la soirée. Les sommeliers, les chefs de files et les serveurs étaient tous habillés de noir et de blanc, ce qui accentuait davantage l'esprit de restauration raffinée, dans le cadre indien. Les plats, soigneusement préparés par les professeurs assistés d'un traiteur, étaient composés de riz et de poulet accompagnés d'une sauce au curry.

Ce fut un moment idéal pour se retrouver entre anciens élèves, et pour les parents de rencontrer les professeurs en dehors du contexte scolaire. L'ambiance conviviale fut de la partie.

Après le repas, tout le monde fut convié à la soirée. Le répertoire de toutes les danses défila au rythme de la musique et la fête se termina vers 6h pour les plus courageux.

Nous garderons tous de cette Chandeleur un excellent souvenir.
Charlotte Grandjean, 6FL

N'y avait-il pas de meilleurs lieu que Saint-Boniface-Parnasse pour découvrir les saveurs de l'Inde ?

Selon la tradition, tous se sont rassemblés pour fêter la Chandeleur à Saint-Boni. Parents, professeurs et anciens étaient au rendez-vous pour déguster les saveurs de ces contrées orientales. Les élèves de rhéto - *oh privilège* - étaient au garde à vous pour servir ces convives de choix.

On admira les lieux décorés par de bonnes fées. On tira la tombola qui fit beaucoup d'heureux. Puis, à minuit sonnante, les plus zélés furent invités à quelques pas de danse.

Une atmosphère familiale régnait. Chacun était heureux de venir passer un moment sur les terres indiennes.

Saint-Boni s'est vraiment montré international de cœur....

Que pouvions-nous attendre de plus ?

R.M.V 6LG

Les retraites pour les élèves de 5^e

Séverine de Walque

C'est en étant un peu sceptiques que les élèves de 5e partirent mercredi en retraite... Qu'est-ce qui les attendait à Gentinnes, Grand-Halleux, Woluwé-St-Pierre, Rhode-St-Genèse, Leffe ? Des activités bien plus agréables qu'ils ne le pensaient. En effet, étaient au programme quelques promenades toujours bonnes pour la santé malgré le froid, des jeux pour apprendre à se connaître, un test de personnalité, de l'argile, des films et même de la danse... Et bien sûr, ne l'oublions pas, quelques temps de prières pour agréments le tout. Mais cela n'est que le programme "imposé" par les animateurs; il ne faut pas oublier les fous-rire, les parties de foot, jeux de cartes, ping-pong même qui font partie du temps libre... Rassurez-vous, les élèves sont en bonne santé, ils ont bien mangés, bien dormis... Bref, ils étaient en de bonnes mains. Comme vous pouvez le constater, la retraite a fait du bien à la plupart des élèves qui étaient, il faut le dire, bien contents de ne pas être à l'école et, pour une fois, de pouvoir être loin de la routine. D'ailleurs ils en gardent un très bon souvenir....

Invitation



Balade musicale de Mozart à Piazzola mercredi 11 mai à 20 h.

Du nouveau à Saint-Boniface-Parnasse: **une chorale est née**

Elèves et professeurs mélangés, les *Petits chanteurs de Saint-Boniface* donneront leur premier concert, le **mercredi 11 mai prochain, à 20h**, dans la salle Emmaüs de l'Institut.

Le bénéfice sera consacré au fond social de l'école.

Accompagnateur professionnel: Benoît Collet.

Cantatrice professionnelle: Diana Gonnissen.

Encadrement de la chorale: A-C Defraigne et P. Leblanc.

Il n'y aura pas de vente de places à l'entrée, toutes les places sont vendues en prévente.

Prix des places, en fonction des catégories: 6 €, 10 € et 25 € pour les VIP.

Paiement par virement bancaire sur le compte **001-4378922-30** avant le 6 mai 2005, ou achat des places à l'accueil de l'Institut à partir du 11 avril 2005.

Réservez dès à présent cette date dans vos agendas ! La qualité et l'ambiance sont assurées, vous n'êtes pas au bout de vos surprises...



Une sorcière

à la Petite Ecole de Saint-Boni..

Les institutrices maternelle

Vendredi 22 octobre... au 47, rue Goffart... un bref coup de sonnette... "C'est la sorcière !!"

Zarathoustra, un balai à la main et une lourde valise noire dans l'autre, fait son entrée...

Yeux brillants, souffle court, les enfants sont impressionnés ! Evidemment, les sorcières... ça n'existe pas... mais quand il y en a une, une vraie, juste devant vous... pas facile de trancher entre la réalité et l'imaginaire !

Très vite, Zarathoustra fait connaissance avec les enfants et calme leurs craintes: "Je ne suis pas là pour faire peur, mais plutôt pour incarner la part de rêve et de fantaisie d'un personnage venu d'une autre planète: la planète *Poésie*".

Tout en offrant aux enfants un vrai moment magique, Zarathoustra suit le cheminement de son histoire: la préparation d'une potion magique qui fait pousser l'imagination. Jus de chaussette anti-trouille, pipi de chauve-souris qui fait guili-guili quand on regarde trop la télé... la fantaisie est là...

Après une séance de maquillage et un vrai feu d'artifice dans la cour de récré, Zarathoustra est repartie vers sa planète *Poésie*... Là-haut dans le ciel... Laisant à chaque enfant un peu de sa poussière d'étoiles (*qui chasse les cauchemars la nuit*).



*Merci,
Zarathoustra, pour
tant de bonheur
partagé en une
matinée.*



Activité de Noël



Du côté des élèves

pour les personnes âgées

Louis Masset,
élève de 1Lc

A l'initiative de notre titulaire, Monsieur Scott, les élèves de la 1^{re} latine c, ont organisé un goûter de Noël au profit d'une quarantaine de personnes âgées. Le but de cette initiative, qui est devenue une tradition, est d'offrir un après-midi de joie et de divertissement à des personnes qui sont souvent très seules.

Le principe de l'organisation reposait entièrement sur la bonne volonté et les idées des élèves. Chacun d'entre-nous se devait de faire quelque chose : danse, magie, diablo, musique,... Le programme était donc des plus variés.

Nos invités installés, le spectacle débuta par quelques tours de magie. A ces derniers succéda une partie musicale: flûte traversière, guitare et violon. Après diverses autres démonstrations, vint la tombola pour laquelle des élèves de maternelle nous aidèrent à distribuer les lots. Enfin, le goûter préparé par nos soins connut un grand succès et l'après-midi se termina en chanson dans l'enthousiasme général.

Ces quelques heures partagées avec ces personnes âgées constituent un excellent souvenir. Si elles apportèrent un peu de bonheur à nos invités, elles furent pour nous extrêmement enrichissantes.

Une expérience à renouveler.



Visite de l'abbé Lagasse de Locht en 4^e primaire

Julien Destrée, titulaire de 4^{ème} DE

Dans le cadre du cours de religion, les élèves de 4^e DE et leur professeur de religion, Madame Nachtergaele, ont invité l'abbé Lagasse à venir dans leur classe.

Pourquoi une telle invitation ? La raison en est simple, les enfants étudient dans leur programme l'Eglise et les membres qui la composent. Ils ont préparé pendant plusieurs cours toute une série de questions sur le rôle du prêtre. Elles étaient variées: Pourquoi êtes-vous devenu prêtre ? Est-ce un métier difficile ? Que faites-vous de vos journées ? Avez-vous déjà parlé à Dieu ?

Les réponses étaient déjà connues de cer-



tains élèves mais pour d'autres, il s'agissait d'une découverte. L'expérience fut riche pour tous. Inviter un professeur de secondaire permet de tisser des liens dans une communauté éducative. En outre, pour les élèves, savoir qu'un prêtre enseigne dans l'école donnait beaucoup de sens à cette rencontre

Par le 3^e cycle de l'école primaire.

A Chiny .

On ne présente plus le superbe centre ADEPS de Chiny. En effet, les anciens se souviendront qu'ils partaient déjà il y a une bonne vingtaine d'années. Le confort s'est amélioré. On ne loge plus dans des chalets en bois, mais bien dans des chambres dignes d'hôtel de grande classe. Pour la première fois, les 5^e et les 6^e sont

partis ensemble. Cette initiative a permis de disposer de l'entièreté des locaux. D'autre part, la durée du séjour est passée de 5 à 7 jours (du samedi au vendredi). Profitons de ce petit mot pour remercier les parents qui ont accepté de véhiculer les enfants le samedi matin.

Au programme: lever à 7h30, déjeuner à 8h; rangement des chambres (ou comment apprendre à faire son lit); matinée aventure (promenade et découverte dans les bois, ren-

contre avec un garde-forestier, ...); dîner; sieste (plus que nécessaire... dès le 2^e jour); après-midi sportive (kayak, VTT, course d'orientation, athlétisme,...); de 16 à 18h: en classe (la lettre aux parents, les synthèses pour retenir ce que l'on apprend, ...); souper; sports en salle de 19 à 20 h (rollers, badminton, foot,...); douche; retour au calme (lecture) et enfin au lit vers 21h. Pas mal !

Et pour les enseignants ? Même programme, avec en plus: les lessives, les soins urgents, les réveils et les dodos à assurer, ... les petites peines à consoler.

M. Delmotte, seul rescapé des premières aventures, considère ce séjour 2004 comme un grand cru. On ne pouvait pas ne pas remarquer l'excellente collaboration entre les enseignants. En confiance, prenant leurs responsabilités (merci les jeunes !), ils ont dégagé un enthousiasme, une joie de vivre et un professionnalisme qui, manifestement, ont rejailli sur les enfants. Mais rendons-leur aussi hommage: à l'heure où des faits divers relatent quotidiennement les problèmes d'éducation, nous avons vécu avec des enfants polis, respectueux, soucieux du bien-être de chacun. Vivre ainsi, c'est grandir. Merci et bravo à tous !

En classes vertes à Chiny !



Visite de l'église Saint Boniface par les élèves de 4^{ème} primaire.



Julien Destrée, titulaire de 4^e DE

Début janvier, la 4^e primaire sortait de l'institut pour visiter l'église de la paroisse. Nous avons eu droit un accueil très chaleureux du père Norbert Maréchal, un Spiritain qui passé 23 ans au Gabon. Durant deux heures, les élèves ont eu l'occasion de découvrir les différentes parties de l'église: les vitraux, la sacristie, le tabernacle, le chemin de croix. Ce fut une expérience très riche pour les élèves et leur professeur de religion, Madame Nachtergaele.



Fêtes de la Chandeleur : A la découverte de l'Inde

Le spectacle
de l'école
primaire

Nathalie Janssens,
professeur d'éducation physique.

Une fois de plus, les enfants et les enseignants se sont montrés inspirés pour présenter un spectacle original, créatif... et coloré.

En Inde, la danse est née dans les grands temples du sud. Cet art, toujours contemporain, a gagné les scènes, tant il est de qualité. La bande son du spectacle, composée de musiques originales du "Livre de la jungle", mêle séquences rythmiques et poèmes chantés, sous la cadence des talams, petites cymbales, et des percussions. Et c'est parti pour une visite au pays de Shiva, dieu de la danse, ainsi que Parvati, son épouse aux yeux de lotus.

Dans la fraîcheur du petit matin, le colonel Hati entraîne les troupes de 1^{ère} année afin de planter le décor et d'encadrer les participants du spectacle.

Les 2^{es} années, avec Baloo comme joyeux drille, vous font partager le bonheur et la joie de vivre, en toute simplicité, au milieu de la jungle.

Mowgli, le Roi Louis et ses amis : nous voici ensuite tous réunis pour une danse "crazy", menée par les 3^{es}. Les 4^{es} enchaînent et rebondissent de tous côtés, avant de s'envoler au moyen d'acrobaties surprenantes.

Dans ce pays étonnant, il existe une coutume annuelle que les enfants affectionnent particulièrement : la fête des couleurs. Les 5^{es} s'y projettent et présentent un spectacle multicolore.

Enfin, l'harmonie des sens nous replonge en plein tradition indienne.

Connaître et jouer avec son corps, se laisser aller sans oublier de se contrôler, les 6^{es} se prêtent à une danse, à la fois traditionnelle et insolite.

Le rideau tombe. Le voyage est fini. A l'année prochaine !





Saint Nicolas et Chandeleur

France Nguyen-Racheneur, Membre du Bureau

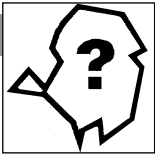
Comme chaque année, deux grandes fêtes ont illuminé la vie de la section fondamentale.

La fête de la Saint-Nicolas fut célébrée en grande pompe le 4 décembre par la section maternelle. Les costumes avaient été choisis et confectionnés avec grand soin. Les enfants étaient superbes, le spectacle, magique. Et en plus, un invité de marque était présent. Saint-Nicolas en personne !! Il a distribué de beaux jouets à tous les enfants. Un excellent goûter a ensuite été servi. Ce fut un grand moment de joie pour tous. Les institutrices s'étaient une fois de plus surpassées pour nous offrir un pur moment de plaisir.

Le dernier week-end du mois de janvier, la section primaire était à l'honneur avec une Chandeleur dignement fêtée. La salle était décorée avec beaucoup goût. Je voudrais d'ailleurs profiter de l'occasion qui m'est donnée pour féliciter toutes les personnes qui ont travaillé à la réalisation de ces décors. Les deux jours, la salle était comble. Un magnifique spectacle sur le thème de l'Inde a été proposé aux nombreux spectateurs. Il valait vraiment le détour: les acrobaties des élèves de quatrième année, entre autres, étaient impressionnantes. Le mélange des couleurs était également très recherché et très réussi. Il n'était pas sans rappeler la diversité du public qui composait la salle. Une leçon de citoyenneté, de respect et d'ouverture aux autres cultures nous était donc donnée par nos enfants. Jamais l'adage européen 'l'Unité dans la Diversité' n'avait paru si juste. Un vrai régal. Une grande réussite donc et toutes nos félicitations aux instituteurs et aux enfants ! Un délicieux goûter a ensuite été distribué. Le sous-sol, quant à lui, avait été aménagé en salle de jeux avec des stands tenus par des élèves du secondaire, et ce, pour le plus grand plaisir des enfants.

Un tout grand merci à tous ceux qui ont contribué à la réussite de ces deux fêtes. Les parents sont venus aider en grand nombre pour préparer la salle, servir les goûters, débarrasser les tables et ranger la vaisselle. A la Chandeleur, les élèves du secondaire et les scouts étaient là aussi. Les membres du Bureau de l'Association des Parents nous ont également prêté main forte, même les anciens présidents étaient là. Bref, nous n'avons pas manqué de main-d'œuvre et tout ça dans la bonne humeur.





Voici l'endroit peu connu des bâtiments de l'Institut que nous avons choisi de vous faire découvrir dans notre rubrique "Coins insolites". Cette mission avait été confiée aux élèves de 4 FL, supervisés par madame Defraigne. Au-delà du local

proprement dit, les élèves se sont intéressés au "maître des lieux", ce qui – sans doute – sort un peu du sujet, mais que personne ne regrettera à la lecture de leur texte !

Il travaille le bois, le carrelage et les métaux. Il fabrique des faux plafonds, répare les pannes électriques, entretient la plomberie. Tous les jours, il a quelque chose de différent à faire. Au Brésil, c'est comme en Belgique; huit cents élèves dans une école, ça fait souffrir les bâtiments. Une école doit donc avoir quelqu'un pour s'occuper de la maintenance.

Chez nous, c'est Marcello qui assure ce défi. Sur son panneau de liège, devant l'atelier, une multitude de petits mots pour se rappeler les tâches à accomplir, mais aussi une photo de sa famille, et les mercis qui lui ont été adressés au fil du temps pour ses coups de main en mille circonstances : expo sciences, théâtre, etc. Il a coupé ses cheveux, ça valait bien un article, non ? Merci à Marcello d'avoir accepté de nous donner de son temps pour cette entrevue.

Rencontre avec un artiste pas comme les autres :

MARCELLO A REPONDU A NOS QUESTIONS

Depuis quand vous êtes en Belgique?

Depuis 1994, et je suis dans l'école depuis 2001.

Pour quelles raisons y êtes-vous venu?

Je suis arrivé en Belgique pour aider un frère qui voulait se lancer dans le foot, mais ça n'a pas marché. La Belgique m'a plu, et j'y suis donc resté.

Votre pays - le soleil, la famille, la façon de vivre du Brésil vous manquent-ils?

Oui, beaucoup, beaucoup... beaucoup! (Rires.)

Avez-vous fait des études?

Oui, jusqu'à ma quatrième secondaire.

Etiez-vous un bon élève?

Oui, j'étais très bon élève. Mais, j'étais très râleur! Je n'aime pas l'échec, et donc je me fâche jusqu'à ce que je réussisse. Et d'ailleurs, c'est toujours le cas aujourd'hui, dans mon travail à l'école. Pour moi, le travail doit toujours bien être fait, et je ne lâche un travail que lorsque je suis sûr qu'il soit bien fait.

Le règlement de l'école est-il valable pour vous aussi? Est-ce le directeur qui vous a demandé de vous couper les cheveux?

Non, ce n'est pas monsieur Klimis qui m'a demandé de me les couper. Monsieur Chaval, l'ancien directeur, me faisait quelques fois des remarques, mais c'était pour rire. Si je me suis coupé les cheveux, c'est en partie parce que ma mère me l'avait demandé à plu-

sieurs reprises, mais surtout aussi pour montrer l'exemple aux élèves de St Boni. L'ouvrier fait partie de l'école, il doit être un miroir, un modèle pour les élèves.

Que pensez-vous de l'école?

C'est une très chouette et agréable école ! Une grande famille. C'est très gai de voir les élèves à tous les âges. J'aime bien voir les élèves grandir!

Depuis combien de temps travaillez-vous?

J'ai commencé à travailler à l'âge de 16 ans comme représentant de laboratoire. Et puis à l'âge de 24 ans, je suis venu m'installer en Belgique, et j'ai travaillé pendant 3 ans dans un restaurant italien. Puis, j'ai monté une entreprise de rénovation de bâtiments avec mes frères.

La Belgique est un pays merveilleux pour ceux qui aiment travailler dans le bâtiment, car il y a beaucoup d'idées, beaucoup d'architectes, beaucoup de gens qui veulent rénover. Au Brésil, il y a moins de bâtiments anciens, car c'est un pays qui n'a que 500 ans et peu de tradition de construction. Les églises n'y ont pas été construites en ciment; ce sont des pierres qui tiennent ensemble au moyen de plantes tressées et de terre séchée.

La société de rénovation que j'ai montée en Belgique m'a permis de mettre mes papiers en ordre. Puis j'ai été engagé à Saint-Boniface l'école en 2001. Et j'y suis toujours.

Quel est votre horaire?

Je travaille huit heures par jour. Nous commençons à 8H00, nous avons une pause café à 10H00 et une pause dîner à midi. Et nous terminons à 16H24. Mais si on me demande de rester une ou deux heures de plus, je reste!

Et les vacances?

J'ai un mois de vacances par an. En général, j'essaie d'aller au

Etait-ce difficile de vous adapter à la Belgique?

Non, car j'étais jeune! J'avais 24 ans à l'époque, et j'ai appris le français dans la rue; je n'avais pas le temps d'aller à l'école.

Que faites-vous quand vous avez fini votre travail?

Ca n'arrive jamais. Ici, il y a toujours quelque chose à faire : des tags à nettoyer, des murs à repeindre, et je dois aussi travailler au gardiennat. Je suis en train de réorganiser complètement l'atelier de l'école, et d'en créer un deuxième pour l'électricité et la plomberie. Mais si cela devait arriver, j'aiderais les femmes de ménage à nettoyer.

Comment savez vous tout ce qu'il y a à faire ?

Je reçois des indications d'un peu tout le monde. Surtout de M. Brown, de M. le préfet, et de Mme Rachel. Mais tout le monde peut me demander un service. Je reçois régulièrement des petits pense-bêtes pour des travaux à réaliser.

Est ce que votre travail est un travail dur ?

Parfois oui, j'aurais besoin d'une deuxième personne. Par exemple pour refaire le plâtre du couloir devant la chapelle, pour porter les sacs de 50 kg : ça c'était dur ! Mais quand c'est trop dur, j'attends les vacances, que je puisse demander aux élèves qui sont là pour aider !

Avez vous de bons contacts avec le reste de l'Institut ?

Oui, très bons, avec tout le monde. Comme je l'ai déjà dit, pour moi, c'est comme une grande famille !

Qu'aimez-vous le plus dans votre métier ?

J'aime le fait que chaque jour soit différent. Chaque jour, il y a autre chose à faire, c'est à chaque fois pour moi un défi !

Et qu'est ce que vous n'aimez pas ?

Ce que je déteste, c'est de ne pas pouvoir aider immédiatement la personne qui me demande un service. Parce que pour moi, quand on parle d'aider quelqu'un, c'est au moment même !



Pierre Laroche (LG 51)

Propos recueillis par
Anne-Marie Magils

Une vie
consacrée au
théâtre
et à son
enseignement.



PIERRE LAROCHE ! Un nom qui résonne comme du cristal, un nom qui évoque le renouveau, l'inventivité et la création pour les étudiants et futurs adultes que nous étions dans les années 60.

Derrière ce nom, un comédien, un metteur en scène qui a profondément marqué le théâtre de son empreinte et a contribué à la révélation d'auteurs belges, parmi lesquels Paul WILLEMS et Charles BERTIN.

Au-delà du talent, il y a un homme de conviction, chaleureux, enthousiaste, au regard clair et aux yeux pétillants. Heureux de revoir les lieux de son adolescence et de se retrouver dans sa "boîte" comme on le disait à l'époque, il y évoque ses souvenirs et retrace son parcours lors d'un entretien passionnant que je vous invite à partager.

Spontanément, il parle de l'Abbé Joseph VAN CAMP, estimant être une grâce de l'avoir eu comme professeur en Rhétorique.

Pierre Laroche: C'était la personnalité la plus extraordinaire, j'ai envie de dire, de l'enseignement catholique en Belgique. Tous ceux qui sont passés par sa classe ont été marqués à vie. C'était un homme très respectueux de ses étudiants; il nous appelait: Messieurs et chers confrères. C'était un peu ironique de sa part mais il savait à la fois être proche, attentif et distant, dans la mesure où c'était utile, pour qu'il n'y ait pas de confusion. Quand j'ai monté les Pensées de Blaise Pascal au Rideau et aux Pays-Bas, je lui ai dédié le spectacle. Il était malheureusement décédé depuis longtemps mais cela avait été une telle initiation à Pascal que je ne pouvais faire autrement.

Il donnait tous les cours littéraires; c'était pratiquement une classe de Philo, mais de grande envergure. Il construisait son enseignement de manière à créer des liens entre les différentes disciplines et les différents univers. Ce n'est pas pour ça qu'il n'avait pas de défaut, beaucoup de temps a passé, certaines visions ont changé, à tort ou à raison, mais cela restait extraordinaire.

P.Laroche ne manque pas de faire allusion à l'ouvrage consacré par Jacques Boigelot (LG 47) à l'enseignement de Joseph, ainsi que l'appelaient ses élèves.

Anne-Marie Magils: *Vous avez été plus particulièrement marqué par les années du cycle supérieur.*

P.Laroche: En Humanités, c'est forcément le cas, ce qui ne veut pas dire que quand l'abbé Buisseret donnait Histoire, en 6^e latine (actuellement 1^{ère}) ce n'était pas passionnant, car il avait l'art de nous intéresser à l'Egypte ancienne notamment.

A.-M.M: *Vous avez certainement connu un autre "personnage historique", l'abbé Van In, préfet de discipline. Quelques anecdotes à ce sujet ?*

P.L.: Nous étions en 4^e latine (actuellement 3^e), je me souviens d'un jeune abbé qui était désigné, il avait le trac, il donnait

”Technique du style”. Premier cours, il voulait s’imposer et il nous parle de nos orthographes relatives et le malheureux, dans le trac, écrit au tableau: Technique ..., il oublie le N. Terminé ! Ce qu’on peut être cruel à ce moment là !

Un autre jour, après la récréation de l’après-midi, il passait dans les rangs, il portait une grande cape noire et au fur et à mesure qu’il remontait, on lui collait sur la cape des petits autocollants PSC. C’était juste avant les élections et arrivé au bout de la rangée, son dos était recouvert de petits PSC. Van In l’avait vu. On le faisait tous, mais c’est sur moi qu’il est tombé: ”Laroche ! 12 heures de retenue !” Et je suis venu un dimanche, de 8 heures du matin à 8 heures du soir. *(les élèves actuels n’ont vraiment pas à se plaindre !)*

Ce sont des souvenirs qui, avec le recul, font partie de l’humour de la vie. Les adolescents ne sont pas tendres. On avait un sentiment de discipline, on râlait parfois, mais on n’en souffrait pas; c’était aussi une autre époque, le contexte était différent.

A.-M.M.: *Venons-en à votre carrière théâtrale. L’école y a-t-elle joué un rôle ?*

P.L.: Absolument; on avait un cours d’expression théâtrale donné par monsieur LAUMONIER. C’était un ancien pensionnaire de la Comédie française, installé en Belgique, protégé par la reine Elisabeth, m’a-t-on dit. Il venait le samedi après-midi en rhéto, pour donner deux heures de cours intégrées dans l’horaire. A l’époque, nous avions congé uniquement le jeudi après-midi. Ce monsieur qui exerçait dans plusieurs écoles secondaires montait



les pièces de fin d’année. A ce moment, j’ai joué Polyeucte, les Fourberies de Scapin et tous les rôles féminins étaient tenus par des garçons.

Par après, étant déjà dans la profession, j’ai monté trois pièces à Saint-Boni, à l’occasion des fêtes annuelles: Le Misanthrope, La Cerisaie et Antigone d’Anouilh, avec à la fois des professionnels, des professeurs et même quelques élèves. Jules-Henri MARCHANT par exemple, actuellement directeur du Rideau, était en 3^e économique et je l’avais pris comme souffleur dans le Misanthrope. Je me souviens, le professeur VASTEELS, qui tenait le rôle d’Oronte, avait eu un trou de mémoire mémorable. On avait joué l’après-midi, on jouait le soir, on avait bu un peu plus qu’il ne fallait, c’était absolument folklorique. J’ai d’ailleurs un enregistrement sur lequel on entend Jules-Henri Marchant souffler pour relancer le texte. Alexandre von Sivers, également élève à cette époque, jouait le rôle de Dubois dans le Misanthrope. Il était déjà comme on le connaît aujourd’hui.

A.-M.M.: *Après les Humanités, avez-vous directement entamé des études théâtrales ?*

P.L.: Non, j’ai d’abord suivi deux années de candi en philosophie chez les Pères Blancs d’Afrique à Thy-le-Château; c’était une excellente formation et j’en garde le meilleur souvenir. Ensuite, j’ai bifurqué, je suis entré au Conservatoire, j’y ai fait deux ans, de 1953 à 1955 et puis tout a été très vite, sans retour. J’ai bénéficié de beaucoup de chance et d’opportunités.

► Au Conservatoire, Pierre Laroche a aussi travaillé avec d’excellents professeurs, tels Hélène Lefèvre, Georges Génicot et surtout, le grand Maître: Julien BERTHEAU, sociétaire du Français.

P.L.: Il se fait que je me suis trouvé sur sa route, j’ai été son élève, je suis devenu son assistant et quand j’ai co-fondé l’I.A.D., j’ai tout de suite demandé à Julien Bertheau s’il voulait bien donner le cours d’Art dramatique et il m’a répondu: ”Mais, mon petit Pierre, tu sais que je suis communiste, tout le monde sait cela, tu me vois dans une école catholique !” Je lui ai répondu que c’était magnifique, le Conseil d’administration a directement accepté et ce monsieur a donné cours pendant dix ans à l’I.A.D.; il était le maître de la section ”Théâtre”.

► **I.A.D. !** Des initiales qui ont acquis leurs lettres de noblesse.



Pierre Laroche (L.G 51)

L'Institut des Arts de Diffusion, une grande école dont la réputation n'est plus à faire et dont la naissance nous renvoie du côté de Saint-Boniface. Qui l'eût crû ?

A.-M.M.: *La fondation de l'I.A.D., dites-nous quand, par qui, pourquoi et comment ?*

P.L.: En 1959, avec le chanoine LALOUP qui fit d'ailleurs partie du conseil d'administration. Je faisais mes débuts dans la profession, et avec Paul Anrieu, Paul Roland, des amis sortis d'autres institutions, nous estimions que l'enseignement des ces écoles était en retard. Au Conservatoire, la section "Théâtre" était une extrapolation de l'ensemble musical. Il fallait quelque chose de plus fort, de plus structuré. Rien ne bougeait du côté de l'enseignement officiel; l'INSAS est né trois ans après. Je suis allé trouver le chanoine LALOUP, il m'a mis en contact avec monseigneur Suenens, évêque auxiliaire à l'époque: "Allez-y, allez-y, il est temps que l'Eglise, nom de Dieu (sic), ait une école qui touche au théâtre, au cinéma, à la radio et à la télévision." On s'est mis ensemble, avec l'abbé Zech (responsable de la radio catholique) et on est parti, avec des caméras en carton, sans un franc, dans une arrière-cour de la rue du Midi, la première année, et puis, aidés par un mécène, nous nous sommes installés avenue de Tervueren avant d'avoir pignon sur rue à Louvain-la-Neuve.

Depuis lors, concurrencé par ces deux nouvelles écoles, la programmation du Conservatoire a évolué.

Dès le début des années 60, la carrière de Pierre Laroche s'inscrit dans une période de pleine éclosion et de créativité pour les arts du spectacle à Bruxelles. C'est l'époque de Jacques HUISMAN à la direction du Théâtre National, de Maurice HUISMAN à la MONNAIE, de Maurice BEJART avec le Ballet du XXe Siècle et de Claude ETIENNE au Rideau de Bruxelles.

P.L.: Claude Etienne est mon "Papa" au théâtre, je lui dois beaucoup. J'ai eu la chance d'être mis en rapport avec des gens magnifiques, des auteurs dramatiques tels Paul Willems, Charles Bertin, Georges Sion, qui par la force des choses sont devenus des amis. J'ai commencé comme comédien et je dois ma première mise en scène professionnelle à Saint-Boniface. J'y montais La Cerisaie de Tchekhov; Camus devait venir mettre en scène au Rideau "Les

En présence du président du Sénat,
de V.D.B et de plusieurs ministres

**Un divertissement et des discours
pour le 25e anniversaire
du Rideau de Bruxelles**

20 mars 1968

Très ému, Claude Etienne, qui était entouré sur scène de toute sa compagnie, donna lecture d'un télégramme du Roi, puis remercia les orateurs et tous ses collaborateurs, ayant des mots particulièrement chaleureux pour Pierre Laroche : « C'est grâce à lui, dit-il, que le Rideau a connu un renouveau magnifique, il y a quelques années: » Il parla aussi du théâtre, « ce lieu de rencontre privilégié » :

Possédés" qu'il avait adapté de Dostoïevski. Camus se tue en voiture. Claude Etienne, ne voulant pas profiter de ce décès pour en faire une publicité, veut un autre spectacle, il vient voir La Cerisaie et me dit: "Je prends". Par après, cadeau suprême pour un metteur en scène, il me disait: "Tu montes ce que tu veux et tu ne t'occupes pas de la production".

On n'avait pas beaucoup de moyens, les salaires n'étaient pas mirobolants, mais cela reste une époque bénie pour les acteurs et actrices en Belgique. Ils étaient moins nombreux qu'actuellement et presque tous avaient du travail, grâce à la radio mais aussi à la télévision qui produisait des fictions dans les studios et qui retransmettait les dramatiques, ce qui leur donnait une notoriété.

En tant que cofondateur, Pierre Laroche a enseigné à l'I.A.D. et plus tard au Conservatoire jusqu'à l'âge de la retraite. Il a formé une grande partie de la nouvelle génération d'artistes et de créateurs que l'on retrouve actuellement sur nos scènes. Il a effectué un petit détour de deux ans aux Pays-Bas comme directeur artistique du Haagstheater de La Haye. En

ce début 2005, dans sa 74^e année, il a été sollicité pour créer un rôle à Paris, au Théâtre de la Colline; le spectacle s'intitule "Animal". Tout cela ne l'a pas empêché de fonder une famille avec Claudine, son épouse depuis près de 50 ans, rencontrée au Conservatoire, d'avoir un fils cinéaste, deux filles comédiennes et des petits-enfants.

A.-M.M.: *Que diriez-vous aux jeunes qui souhaitent emprunter les chemins tortueux de la carrière théâtrale ?*

P.L.: De le faire uniquement s'il leur est totalement impossible de ne pas le faire. Cela a toujours été vrai. Il y a cinquante ans, je tenais le même discours, car, ce sont des métiers discontinus, éphémères, sauf pour les chanceux, peu lucratifs, sauf pour les vedettes. Cela doit répondre à un besoin ancré en soi et il faut le prouver dans le travail. Par ailleurs, la dureté de la vie rend les jeunes plus créatifs, plus exigeants avec eux-mêmes. Dans la mesure où on a la chance de choisir, il faut se poser des questions.

A.-M.M.: *Par rapport à ce que vous avez vécu en Humanités, percevez-vous une évolution dans la formation des jeunes ?*

P.L.: Je me demande si actuellement, dans la pédagogie profonde, on n'est pas amené, avec ce que cela a de positif et que nous n'avions pas, à ce regard multi-horizonal sur le monde mais en négligeant peut-être nos repères et nos racines. D'où la difficulté de se situer, car la préoccupation première n'est plus de se situer mais d'être au courant.

A.-M.M.: *En guise de conclusion, pour vous, si c'était à refaire ?*

P.L.: Si c'était à refaire, vu le parcours que la vie m'a donné, je dirais "oui", mais quel chagard j'ai été ! Dans un métier aussi "futile" en apparence, il n'y a pas un seul acteur au monde qui, cycliquement, ne passe par des moments de doutes.

Et puis, vous sortez d'un spectacle et quelqu'un vous dit: "Vous savez, vous m'avez touché, votre personnage m'a interpellé." Dans ce métier, on passe assez rapidement de la nécessité, légitime, du "pour soi" à la nécessité du "pour l'autre et avec l'autre", en l'occurrence le spectateur, qui change chaque soir et qui devient lui aussi un partenaire.

Quand j'ai quitté, le soir où les étudiants faisaient la petite fête, je

PALAIS DES BEAUX-ARTS
- Rideau de Bruxelles -
Compagnie Claude Etienne
Vingt-quatrième année

Saison 1966 - 1967

Claude Etienne présente

LE ROI BONHEUR

Pièce en 8 tableaux de M. Charles BERTIN
CREATION

DISTRIBUTION

Le Premier Ministre	André GEVREY
Le Ministre de la Guerre	Jules-Henri MARCHANT
Le Ministre de la Jeunesse	Eric PRADIER
Le Ministre des Pensions	M. ROMANE
Le Ministre de la Police	Pierre LAROCHE
Le Roi Jean
Baldo	Gérard VIVANE
Arribal	Maurice PAQUOT
Pangouste	Paul ROLAND
Fernando Battaglia, général	Frédéric LATIN
Ernest Clésiphon, vieillard	André GHISLE
Wladimir Anaxagore, poète	André BERNIER
Bartolomé, aubergiste	



Pierre Laroche - 1966

En 1966, Claude Etienne présentait au Rideau de Bruxelles la pièce "Le roi bonheur", dans une mise en scène de Pierre Laroche.

Pierre Laroche et Jules-Henri Marchant (un autre ancien de St Boniface) y étaient à l'affiche.

leur ai dit: "C'est le plus beau métier du monde. Toutefois, il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus; même si vous n'exercez pas ce métier par après, vous avez fréquenté pendant deux ou trois ans les plus beaux poètes et les plus grands esprits du monde, en étant dans leur familiarité et cela charge le cœur humain de choses essentielles".



Merci à Pierre Laroche de nous avoir fait partager toute la richesse de sa carrière, avec naturel et simplicité, avec l'humanisme qui le caractérise, avec une passion et un enthousiasme communicatifs. Ce fut vraiment une rencontre privilégiée.



Du côté des anciens

La Belgique a 175 ans...

Pierre Vandenbosch

L'occasion d'aller visiter à Rosières le musée de Pierre HOUART (EC 39)

 **ESPACE MUSÉAL
TOISON D'OR**

2005 : 175^e ANNIVERSAIRE
de l'INDÉPENDANCE BELGE

EXPOSITION PERMANENTE

**BELGIUM
UNIVERSUM**

*21 siècles d'Histoire
des Régions belgiques
de César à nos jours*

Visites sur rendez-vous : Tél. : 02/ 653.53.24
Rue de la Procession, 4 -1331 Rosières

*Depuis la création
par Pierre Houart en
1942 des Editions
Universitaires-
Presses de Belgique
jusqu'à l'actuelle
Fondation Toison
d'Or qu'il préside,
plus de 60 ans se
sont écoulés qui ont
permis de développer
une action culturelle
intense pour la pro-
motion et la connais-*

*sance du patrimoine historique de nos
régions de l'Europe du Nord-Ouest et de
l'Europe médiane. Des ouvrages et de nom-
breuses éditions, publications, manifesta-
tions, expositions et célébrations d'anniver-
saires historiques ont émaillé ces décen-
nies.*

Aux dires de plusieurs historiens, les travaux et l'action menés par Pierre Houart ont exercé une influence significative sur les orientations historiographiques actuelles, notamment le fait de considérer l'Europe du Nord-Ouest (Régions belgeques Pays d'En-Bas : Belgique, Hollande, Luxembourg et Nord de la France) et l'Europe médiane comme un tout géographique et historique cohérent et de concevoir, dès lors leur histoire comme un ensemble.

La conviction aussi que la Belgique ne date pas de 1830. Sans vouloir remonter au Belgium romain, l'entité étatique des Régions belgiques, formant le 'Belgium universum' (XVII Provinces belgiques des Pays d'En-Bas), existe depuis le 16^e siècle et subsiste ensuite aux 17^e et 18^e s., après la séparation du nord et du sud, sous le nom 'Belgium regium' (Pays-Bas méridionaux ou Provinces belgiques), entité internationalement reconnue comme telle. Le cahier: "L'appellation Belgique à travers les siècles" en a fait la démonstration éclatante.

L'idée enfin que les pays d'entre-deux de l'Europe médiane, tout au long de la transversale nord-sud, entre le Delta Escaut-Meuse-Rhin et la Méditerranée, ont façonné une civilisation originale faite d'innombrables courants, d'échanges économiques, scientifiques, culturels, artistiques et spirituels qui ont fécondé l'Europe et ses relations avec le monde.

En pénétrant dans l'espace muséal Toison d'Or, on se retrouve dans une caverne d'Ali Baba: des milliers de livres, des drapeaux, des gravures, des sculptures, des tableaux, qui retracent l'histoire des Régions belgiques.

Mis à contribution pour la partie historique de l'exposition *Made in Belgium*, Pierre Houart espère pouvoir déménager ses collections dans un espace qui les mettrait davantage en valeur. Aller lui rendre visite à Rosières, c'est sans nul doute le soutenir dans son projet, mais surtout comprendre à l'aide de documents de premier plan l'évolution de nos régions ballottées par les courants de l'histoire.





Frédéric de Buck van Overstraeten (LG 91) : Surfer sur le vague Internet !

Interview de Quentin Declève (6LG)

La rubrique Itinéraires est ce trimestre-ci consacrée à Frédéric de Buck van Overstraeten. Aujourd'hui à la tête de la cellule "sécurité informatique" de la société RealSoftware, il revient sur son parcours, ses difficultés et les déclics qui ont façonné sa vie professionnelle et familiale depuis qu'il a quitté Saint-Boniface-Parnasse en 1991. La rencontre s'est déroulée à l'Amour fou, un bar-restaurant Place Fernand Cocq, qui, vous le lirez, possède une certaine valeur symbolique pour Frédéric.

Pouvez-vous décrire dans les grandes lignes le parcours que vous avez tracé depuis que vous êtes sortis de Saint-Boniface-Parnasse ?

Je suis entré à Saint-Boni en 1985-86 après mes études primaires en néerlandais. Je me suis directement orienté en latin-grec et j'ai suivi toutes mes humanités à l'Institut. Mon titulaire en rhéto était monsieur Klimis qui était alors professeur de français, de latin et d'histoire et madame Vlaeminckx était ma professeuse de grec. Après mon parcours scolaire, j'ai eu un petit moment de "recherche" puisque je suis parti à l'UCL pour suivre des études d'ingénieur commercial. Lors de ma première année d'études, j'ai été terriblement surpris par la masse de matière. J'étais alors convaincu qu'un blocus "à la secondaire" (travailler pendant les examens) allait suffire. Ca n'a pas été le cas. J'ai ensuite recommencé les mêmes études à Saint-Louis où cela a été un peu mieux. Cependant, il y a eu un autre événement dans ma vie qui m'a redirigé: ma petite amie et moi attendions un enfant.

J'ai alors fait un graduat en informatique même si je ne m'étais alors jamais vraiment consacré à l'informatique avant. Cela n'était qu'un hobby, je reprogrammais des calculatrices...

J'ai donc arrêté Saint-Louis pour m'installer et préparer la venue de ma fille Alexandrine. J'ai commencé mon graduat comme analyste programmeur et en suis sorti en 1996. Entre-temps, j'ai créé avec des copains étudiants le premier cybercafé de Bruxelles ici *A l'amour fou*. Je combinais études, cyberb@r (deux jours par semaine) et ma famille.

J'ai réalisé mon stage de fin d'étude dans une entreprise qui s'appelle UNISYS. La fin de celui-ci était en concordance avec l'apparition d'Internet et je souhaitais vraiment être sur la vague Internet. Son émergence fut ma grande chance je suis arrivé au moment où cela démarrait. J'ai contacté à l'époque une toute petite société qui venait d'être créée qui s'appelait SKYNET. J'avais simplement envoyé un e-mail sans CV en disant: "Je cherche du boulot". Les trois dirigeants de SKYNET m'ont reçu et m'ont proposé un contrat. Entre-temps, UNISYS, l'entreprise où j'avais réalisé mon stage m'a contacté. Elle me rassurait plus car c'était une grosse entreprise bien établie et j'ai donc refusé le contrat de SKYNET. Je suis devenu consultant de réseaux informatiques chez UNISYS. Les premières demandes de sécurité sur Internet commençaient alors à apparaître (celles-ci étaient à l'époque surtout synonyme de firewall's mais aujourd'hui, la sécurité est aussi l'anti-virus, les spams, les VPN, la disponibilité de service, etc...). Personne n'avait alors fait de firewall's chez UNISYS et je me suis mis à apprendre et à faire les premiers développements.

Ensuite un grand projet a démarré dans une entreprise basée en Belgique et qui centralise les transferts bancaires du monde entier. Cette société devait restructurer tout son réseau et ses dirigeants ont lancé un appel d'offre en demandant à des fournisseurs de répondre avec une solution. De nouveau, j'ai eu beaucoup de chance car cet appel d'offre a quelque peu traîné chez UNISYS et quelqu'un l'a relancée seulement deux semaines avant la date de remise. On l'a confiée à une personne en tant qu'expert au niveau réseau et à moi-même en tant qu'expert en sécurité. UNISYS considérait cette offre comme ayant peu de chances d'aboutir par manque de ressources disponibles et expérimentées. De mon côté je l'ai prise comme un défi personnel et y ait travaillé comme un fou. On a donc sorti un document de 300 pages le plus détaillé possible.

Notre réponse à l'appel d'offre fut finalement retenue et nous sommes allés défendre notre position chez le client. Je me suis alors retrouvé par hasard face à un de mes anciens professeurs que j'avais quitté huit mois auparavant. Il semble qu'on l'a convaincu car nous avons gagné le contrat ! Je suis alors resté un an et demi chez eux en tant que "project leader" à charge de l'architecture du projet. Au terme de celui-ci, cette entreprise m'a fait une proposition de contrat et je suis resté là-bas.

Au bout de deux ans, je suis passé dans une PME qui faisait de la sécurité en consultance et j'ai attaqué plusieurs petits projets dans des industries différentes.

Finalement REALSOFTWARE a racheté la PME. J'ai encore eu beaucoup de chance à ce moment là, car REALSOFTWARE est une société majoritairement néerlandophone et ayant fait mes primaires en néerlandais, j'ai pu m'y intégrer facilement et suis resté là à la tête de la cellule de sécurité.

Donc apparemment, vous n'avez jamais vraiment travaillé par plan ?

C'est vrai, j'ai toujours eu une approche plutôt opportuniste de la vie. Je n'avais aucun plan de carrière. Si j'ai travaillé sur Internet, c'est parce que j'avais fait le cyber-café; la sécurité, c'est parce que les demandes sont arrivées chez UNISYS, que j'ai travaillé dans la boîte financière. Donc d'une certaine façon, tout s'est fait au petit bonheur la chance. Cependant une ligne directrice s'est maintenue: rester actif dans un domaine que j'aime et, tant que possible, y relever des défis.

Certaines difficultés vous donnent l'impression de stagner.

Y-a-t-il eu des moments de doute, de remise en question ?

J'avais mal choisi mes études au départ. J'ai fait ingénieur commercial car c'était sécurisant, connu et ambitieux. Ces deux années furent compliquées point de vue études car ça ne me correspondait pas. Je me suis vraiment bien senti quand j'ai osé faire ce qui me plaisait. L'informatique était mon hobby, j'en ai fait mon métier et c'est pour cela que j'adore mon travail.

Si on n'a pas le *feu sacré*, c'est très difficile de progresser. Donc quand j'ai commencé l'informatique, je me suis senti soulagé.

J'ai également eu une angoisse lorsque j'ai décidé de passer en réseau plutôt qu'en programmation. Toute ma formation avait été de la programmation et à ce moment-là, l'informatique changeait très vite, et j'avais peur de perdre le contrôle, et les notions de programmation.

Suite à ces difficultés, avez-vous eu un déclic soudain qui vous a fait progresser d'un coup énormément ?

Chaque fois que j'ai eu un doute ou une angoisse, je me suis réorienté. En voyant que je ne me sentais pas bien dans certaines situations, j'ai toujours osé le changement. Cela m'a chaque fois permis d'avancer.

Y-a-t-il eu des notions ou des valeurs sur lesquelles Saint-Boniface était très exigeant qui vous ont été avantageuses, désavantageuses, utiles ou inutiles dans votre vie professionnelle ?

Saint-Boniface est une école qui mise énormément sur la structure. Maintenant, cette structure a du bon et du mauvais. Elle est excellente car elle m'a permis d'être très respectueux envers les gens. Elle augmente également la crédibilité, de présenter les choses clairement, on voit plusieurs aspects aux problèmes.

Maintenant attention, cette structure m'a, au début, freiné dans la prise de risque. C'est suite à cette structure que je me suis orienté en ingénieur commercial. Donc cette structure ne permet pas toujours de s'adapter à

la vie qui demande d'être flexible. La créativité est essentielle, et celle-ci a un peu manqué

Avez-vous des projets pour l'avenir ?

Oui bien sûr, maintenant, ils sont plus personnels que professionnels. C'est avant tout de profiter de ma vie privée. Je m'éloigne de ce qui fut pour moi le mythe du *'tout pour le boulot'*. Je me réserve maintenant plus pour mon côté humain.

Pour certains élèves qui vont quitter l'institut, les choix futurs risquent d'être très importants.

Avez-vous des conseils à leur prodiguer ?

Il faut avant tout s'écouter. C'est ce que j'ai fait, mais pas tout de suite. Quand je dis cela, ça ne veut pas dire qu'il ne faut pas écouter les autres, mais il faut savoir s'écouter aussi.

Se lancer dans une piste qu'on aime est primordial. Le salaire, le logement et la nourriture doivent être secondaires et suivront de toute façon.





Pierre Vandenbosch

Nos anciens publient

Philippe Goddin (SA 62) :

Hergé

Chronologie d'une œuvre Tome 5 – 1943 à 1949

C'est avec la régularité du métronome que nous trouvons dans la boîte à lettres du Fonds Saint-Boniface (*si je puis dire !*), le volume annuel du travail *tintinesque* de Philippe GODDIN qui a pour titre "*Hergé, chronologie d'une œuvre*".
Merci à lui pour ce beau cadeau !

Un cinquième ouvrage que l'on savait plus délicat, eu égard à la période abordée (1943-1949). Si, avec le soin rédactionnel et la qualité des illustrations qui caractérisaient les précédentes éditions, l'auteur continue à recenser scrupuleusement la production graphique d'Hergé, il se laisse néanmoins aller à quelques confidences qui, au-delà du créateur génial et du technicien précurseur, nous font découvrir un homme, avec ses difficultés, ses maladies, ses doutes et ses souffrances. Chacun jugera les faits suivant sa sensibilité propre, sans oublier que la vision synthétique apportée par le recul historique n'est pas toujours en phase avec la réalité des choix de vie qui s'enchaînent au jour le jour en des temps forts troublés. Mais l'essentiel de l'ouvrage n'est pas là: Philippe Goddin nous présente dans le détail et avec de superbes illustrations la production graphique d'Hergé sur ces six années. On reste surpris par la force des crayonnés et esquisses qui mènent au dessin final, de même que par le souci du détail dans les décors.

En 1943, Hergé consacre le plus clair de son temps à la refonte de ses premiers albums en vue d'une nouvelle publication en couleur.



Il termine *Le Secret de La Licorne* poursuit *Le Trésor de Rackham le Rouge* et entame les *Sept Boules de cristal*. Il s'assure aussi la collaboration d'Edgard Jacobs.

En 1944, il voit son élan graphique brisé, d'abord par des ennuis de santé, et puis par les retombées de la libération. L'année 1945, le creux de la vague continue, même s'il poursuit activement la mise au format de ses anciens albums.

1946 est une année importante, puisqu'en septembre sort le premier

numéro de l'hebdomadaire "Tintin". C'est aussi le début d'une longue collaboration pour les fameux calendriers de la F.S.C.

En 1947, absorbé par des soucis de contrats, meurtri par les conséquences de l'épuration, et surtout surmené, Hergé interrompt toute activité et prend le large. La crise, sérieuse, paraît résolue à son retour.

En 1948, le mal-être de Hergé est cependant aggravé par une profonde crise conjugale. Il maintient malgré tout sa production à un niveau raisonnable, grâce au soutien de son équipe. Notons la reprise de l'*Or noir*, deux aventures de *Jo, Zette et Jocko*, et trois albums en couleur de *Quick et Flupke*.

L'année 1949 est de la même veine. Mais Hergé semble progressivement reprendre sa forme d'antan. Le 29 décembre sont annoncées les *Nouvelles aventures extraordinaires de Tintin*. Elles n'ont pas encore de titre. Personne ne sait que cette fois, c'est la Lune qui est promise à Tintin !

La suite au prochain numéro...



François Ost (LGb 70), élu récemment à l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique, section des sciences morales et politiques, nous a gratifiés en 2004 de deux ouvrages denses, en liaison directe avec le monde contemporain.

Dans "**Raconter la loi**" (1), François Ost dénonce l'évaporation du droit civique, devenu la propriété de juristes jaloux de leur discipline, devant le déferlement de la violence, les dictatures du marché et de l'audimat, les questions pressantes posées par les progrès fulgurants des biotechnologies. Pour l'auteur, seul le retour aux sources de l'imaginaire juridique, en puisant dans la littérature les grands mythes fondateurs du droit, peut rendre à celui-ci sa force originelle génératrice de liberté. Et de convoquer non seulement les grands textes législatifs, le Code d'Hammourabi, les Dix Commandements, la Loi des XII Tables, les lois de Dracon, Solon, Lycurgue, les codes de Justinien et de Napoléon mais aussi ceux d'auteurs qui, tels Fénelon, Diderot ou Rousseau, ont marié avec bonheur le style juridique et la fiction littéraire.

Avec "**Antigone voilée**"(2), François Ost, sans quitter le monde philosophique et juridique qui lui est familier, aborde le drame. Réfutant l'univocité du port du voile, il fait de son héroïne, Aïcha, une nouvelle Antigone dressant sa conscience individuelle face à la loi de l'État qui, au nom de la stricte neutralité, lie la liberté de manifester sa religion à la condition de ne pas compromettre l'ordre public. Comme sa soeur antique, Aïcha veut porter le deuil de ses frères en se voilant, sachant que, par ce geste, elle entre dans la solitude mortifère.

En bref, deux livres qui ont le mérite de faire réfléchir, devant lesquels on ne peut rester indifférent.

(1) Raconter la loi. Aux sources de l'imaginaire juridique
François Ost, Odile Jacob

(2) Antigone voilée. François Ost. Larcier, collection Petites figures

Dans un tout autre registre, **Christian Louis**, alias Clou, issu de cette même LGb 70, dont nous avons pu lire le parcours d'artiste dans la revue 170, a illustré un livre savoureux écrit par Georges Lebout: "**Comment engueuler son prochain en bruxellois**"(*). Les caricatures ponctuent l'ouvrage et donnent une vigueur particulière aux expressions qui fleurent bon la Marolle: snotneuis, kartachekop, schieve lavabo, stameneivoote... Cet ouvrage publié avec l'aide de la Communauté française de Belgique sauvera-t-il de l'oubli le patois bruxellois? Le crayon de Clou y contribue avec faconde.

(*) Comment engueuler son prochain en bruxellois.

Essai. Georges Lebout illustré par Clou. Le Cri

Figure familière de cette rubrique "*Nos Anciens publient*", le poète **Raymond Quinot** (LG 38) nous a transmis son dernier recueil, intitulé "**La Ronde des jours**", publié aux Editions "*Le Lièvre Savant*", dont voici un extrait:

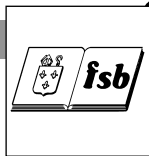
TCHIN TCHIN

*Tous les matins passe la petite Dame
Au chapeau toujours impeccable
Et à la broche sur le manteau
Même pour aller chez le boulanger.*

*Tous les matins le vieux Monsieur
Au feutre bien posé
Qui salue avec dignité
Même quand il est chez l'épicier*

*Joignons-y la dame qui fut belle
Et ne rit plus entre ses rides,
Joignons-y le monsieur sérieux
Qui suit sa canne péniblement.*

*Quand ils rentrent seuls, seuls chez eux,
Et qu'ils montent seuls en ascenseur,
Ils ouvrent la porte d'angoisse,
De souffrance et de solitude.
Alors ils boivent un verre de vin,
Ils boivent une bouteille de bordeaux
Et s'endorment sur leur sofa,
Ronflants, tandis qu'à la télé
Le parleur sourit à pleines dents.*



50



Dans l'air du temps...

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'enseignement secondaire connaît une évolution sans précédent. Le nombre d'élèves n'arrête pas de croître et la population scolaire triple entre 1950 et 1970. Ce développement démographique est lié, entre autres, à une plus

grande démocratisation de l'école. Désormais, tous les jeunes doivent pouvoir accéder aux années inférieures de l'enseigne-

ment moyen, ce qui génère des modifications de structures. Les trois filières du secondaire sont transformées en 1953 pour leur donner une même physionomie, comprenant deux cycles, l'inférieur et le supérieur. La 6^e primaire permet de passer dans une des trois filières du secondaire inférieur, où s'achève dorénavant la scolarité obligatoire à l'âge de 14 ans. C'est seulement en 1983, en effet, que l'obligation scolaire sera prolongée jusqu'à 18 ans. Des règles de passage de classe sont également établies pour permettre une plus grande mobilité entre les filières et le principe de la gratuité de l'école est étendu pour favoriser la démocratisation du secondaire.

Si l'accès à l'enseignement secondaire devient ainsi plus aisé, une nouvelle logique de sélection entre les élèves apparaît pourtant au sein de l'école. Elle se base sur l'échec scolaire et hiérarchise petit à petit les trois filières de l'enseignement moyen. Par après, la diversification des sections au sein des filières accen-

tuera davantage encore la problématique de l'orientation. A la section des humanités anciennes s'ajoutent progressivement les sections latin-mathématiques et latin-sciences. Quant à la section des humanités modernes, elle offre désormais trois possibilités, avec les modernes économiques (commerce) et les modernes scientifiques A (mathématiques) et B (sciences naturelles). Cette ouverture des orientations s'accompagne aussi d'un assouplissement dans les règles de passage entre les sections. La démocratisation de l'enseignement le favorise, elle qui, après avoir encouragé l'accès, le passage et les passerelles dans l'enseignement secondaire, trouvera son couronnement dans la loi d'omnivalence des diplômes en 1964, qui permettra à un plus grand nombre de jeunes d'accéder à l'université. En attendant, cette nouvelle réalité conduit les parents à être de plus en plus souvent confrontés aux questions d'orientation de leur enfant. Quelle voie choisir dans cette multiplicité des filières et sections ? Et comment éviter la mauvaise orientation pour lutter efficacement contre l'échec scolaire et ses conséquences ?

Ces questions amèneront à souhaiter une implication plus importante des parents dans le fonctionnement de l'école. A l'époque, il n'y a pas encore de conseil de professeurs pour traiter ce genre de problèmes. Il faut attendre juin 1965 pour voir créé un premier conseil des professeurs, en tant qu'organe consultatif destiné à resserrer les liens entre le directeur et le corps professoral, au sein de l'Institut Saint-Boniface. Les relations parents-professeurs sont donc essentiellement bilatérales, avec l'intervention éventuelle du directeur, et la remédiation privilégie les cours

Les 50 ans de l'Association des Parents

Thierry Scaillet (LG 93)

L'histoire politique de Belgique est marquée au cours de l'année 1954 par l'éclatement de la seconde guerre scolaire, qui conduit le monde catholique belge à se mobiliser pour s'opposer fermement aux projets du gouvernement. C'est dans ce contexte particulier que l'Association des Parents de l'Institut Saint-Boniface voit le jour, une initiative pourtant dans l'air du temps, mais dont la concrétisation est accélérée par le déclenchement de ce nouveau conflit scolaire.



L'abbé Jean Laloup, directeur de 1950 à 1958

L'influence de la seconde guerre scolaire

En lien avec la démocratisation de l'enseignement, dont les coûts se sont accrus avec cette ouverture, l'état s'investit de plus en plus dans le fonctionnement de l'école depuis la fin de la guerre. Toute une série de nouvelles mesures administratives sont adoptées, parmi lesquelles la prise en charge des salaires des enseignants, avec pour conséquence la mise en place de véritables secrétariats scolaires. En juillet 1951, le ministre catholique Pierre Harmel adopte une loi de financement qui accorde d'importantes subventions à l'enseignement moyen libre catholique. Si les subsides accordés grâce à cette loi contribuent à assurer l'avenir financier de l'Institut Saint-Boniface, l'archevêché de Malines conseille toutefois d'utiliser avec parcimonie ces fonds, prétextant « *l'incertitude qui plane encore sur l'avenir* ». Effectivement, la prise du pouvoir par les libéraux et les socialistes en avril 1954 changera profondément la situation, surtout l'avènement de la loi du ministre socialiste Léo Collard en février 1955 qui remettra en cause le financement de l'enseignement secondaire libre catholique. Pour contrer cette menace, le monde catholique belge se mobilisera très rapidement et mènera une série d'actions, comme les grandes grèves du 24 novembre 1954 et du 26 mars 1955, jusqu'à la résolution du conflit par le Pacte scolaire en 1958.

Entre-temps, les mesures prises par le gouvernement mettent en péril l'équilibre budgétaire de l'Institut. Le retard accumulé dans le versement des subventions légales semble plonger

le collège dans des difficultés financières à partir du mois de novembre. Plus fondamentalement encore, le projet de loi « *inique en matière scolaire* » déposée par le ministre de l'Instruction publique à la Chambre soulève moult remous parmi les catholiques et conduit à décréter une « *journée de protestation nationale* », le 24 novembre 1954. Les membres laïcs du corps professoral de l'enseignement libre catholique se mettent en grève pour protester contre les mesures gouvernementales et les parents des élèves de l'enseignement libre sont vivement invités à garder leurs enfants à la maison. Les professeurs-prêtres restent à leur poste, mais faute de combattants ils participent passivement à la grève.

Quelques jours plus tard, le 28 novembre, l'Association Catholique des Familles, nouvellement fondée, organise une journée d'études au cours de laquelle le directeur de l'Institut, l'abbé Jean Laloup, et le journaliste J. Defossa présentent une communication sur les relations qui doivent exister entre les familles et l'école. Le baron Conrad van der Bruggen et l'avocat François Dejemepe, qui s'investiront bientôt dans l'Association des Parents de l'Institut, participent également à l'organisation de la journée. Les conclusions adoptées par l'Association Catholique des Familles émettront le vœu que des associations ou comités de parents soient constitués dans chaque établissement scolaire pour collaborer avec la direction et le personnel enseignant des écoles à l'examen des problèmes pédagogiques qui touchent les élèves. Ce souhait amplifie les recommandations du cardinal Van Roey qui avait conseillé, lors du congrès de la Fédération Nationale de l'Enseignement Moyen Libre à Pâques 1954, d'établir « *entre*

de rattrapage particuliers. Mais deux nouveautés vont faire leur apparition au cours des années cinquante. La première est la création, sous l'impulsion du directeur Jean Laloup, d'« *un service psychopédagogique d'orientation scolaire et de diagnostic des difficultés caractérielles ou scolaires* » en septembre 1953. Un rôle essentiel lui est confié pour aider les élèves dans leur orientation lors de la première année d'études d'humanités. En septembre 1956, ce service se structurera véritablement avec la nomination d'un psychologue scolaire attitré, M. Sprumont. La deuxième innovation sera la naissance de l'Association des Parents de l'Institut Saint-Boniface, fin 1954-début 1955.



50 ans

l'école et la famille des contacts réels et fréquents... ».

Le 3 décembre 1954, une grande réunion d'informations pour les parents, organisée par le comité de l'Association des Anciens élèves, permet de jeter les bases d'une telle association à l'Institut Saint-Boniface, une création « *nécessitée par la conjoncture* ». Parallèlement, un « *Fonds de roulement* » est créé au cours de la soirée, à laquelle participent environ 300 parents, pour permettre à l'Institut de faire face aux nécessités financières immédiates. Le but de la nouvelle association à mettre sur pied est clairement de favoriser un dialogue permanent entre parents et pédagogues dans toutes les matières qui concernent l'éducation des enfants. Mais compte tenu de la situation politique, l'association n'exclut pas non plus d'entretenir des relations avec le « *Comité de Défense de l'Enseignement libre* » lorsque les circonstances l'exigent, sans toutefois perdre de vue son but premier.

La création de l'association

Le 29 janvier 1955, le comité qui préside au lancement de la nouvelle association tient sa première réunion. Les statuts y sont discutés, ainsi que le programme de l'année scolaire. Outre son projet pédagogique, l'association prévoit de tenir au courant les parents, par voie de circulaires ou de réunions, des répercussions des lois scolaires en préparation. Le 12 février, une seconde réunion entérine les statuts de l'association et décide l'organisation d'une assemblée générale des parents au début

du mois de mars. Le comité de l'association se compose alors du baron et de la baronne Conrad van der Bruggen, qui occupent la présidence, mais aussi du baron et de la baronne Gericke d'Herwynen, de M. et Mme Defossa, de M. et Mme Foubert, et de M. et Mme Wittouck, en tant que membres. Le 2 mars 1955, l'Association des Parents tient sa première assemblée générale à l'Institut Saint-Boniface. Plus de 250 personnes y participent et le baron Conrad van der Bruggen, élève à Saint-Boniface en 1925 et 1926, y est confirmé comme premier président de l'association naissante.

Composée de parents et de représentants du collège, l'association se donne trois grandes missions: l'amélioration du régime scolaire, qu'il s'agisse des études, de l'éducation religieuse ou morale ou encore du régime disciplinaire; le service éducatif à rendre aux parents, parfois quelque peu déçus par les problèmes pédagogiques de leurs enfants; et les initiatives à prendre à l'extérieur pour défendre la formation des enfants, comme l'attitude à adopter face à la politique scolaire. Pour concrétiser ces objectifs, l'association compte organiser une assemblée des parents chaque début d'année scolaire pour mettre ceux-ci au courant de la vie de l'Institut, de ses projets, de ses difficultés. Elle envisage aussi de tenir régulièrement des réunions de parents par niveau d'étude ou par classe, afin de parler du travail scolaire, de l'orientation des élèves, des problèmes d'éducation familiale, etc. La revue du collège est appelée à se faire l'écho des activités de l'association et à servir de lien avec les parents. Par après, l'association fera encore appel à des « *délégués* » de parents pour étendre son

action. L'article de création de l'association, signé par le directeur Jean Laloup, souligne l'aspect novateur de l'institution : « *Nous tenons une expérience qui n'a guère d'analogues en Belgique et que la période troublée que nous traversons a rendue plus urgente et impérieuse. L'avenir nous dira quels en seront les effets* ».

Comme beaucoup d'autres, l'Association des Parents de l'Institut est fondée en pleine lutte scolaire et la réunion inaugurale se tient dans l'atmosphère de fièvre qui précède la grande grève du 26 mars 1955. L'abbé Jean Laloup participe activement en tant que directeur à la contestation de la loi du ministre socialiste Collard, sans pour autant y pousser ses élèves comme le journal *Le Peuple* le fera croire, la veille de cette grande grève, par la publication



d'un article sur « *Les petits voyous de Saint-Boniface* ». La situation politique encourage en tout cas une prolifération très rapide des associations de parents. Dans l'entourage immédiat de l'Institut Saint-Boniface, l'Institut Saint-Louis organise une première réunion générale des parents le 24 mai 1955 et la première assemblée générale des parents de

16 & 17 avril
Gamelle Trophy

staffs de l'Unité d'un super crêpes exceptionnel (déguisé !) pour le Carnaval.

Et en mars, la luminosité est telle que l'on sent approcher

le passage à l'heure d'été, un mot qui fait déjà rêver. Le rythme peut donc s'accélérer... Le 5 mars, c'est la Fête d'Unité, avec son grand jeu, son repas, ses spectacles où les nutons, lutins, louveteaux, guides, scouts et routiers sont sur scène pour montrer de quoi ils sont capables ! C'est aussi une belle organisation, avec les sympathiques coups de main proposés par les parents, et l'apport irremplaçable de Rachèle. Qu'ils soient tous ici chaleureusement remerciés !

Les réunions reprennent leur fréquence habituelle. Les activités se succèdent : participation de la Troupe au Gamelle Trophy le 16 et 17 avril, de la Meute aux 5 heures bi-cross du Bois de la Cambre le 19 mars, et, à la fin du mois... le Camp de Pâques en Unité, l'une des toutes dernières étapes avant les grands camps d'été... mais j'anticipe déjà sur la prochaine chronique...

D'ici là, bon vent à tous !

Le staff d'Unité



Les animateurs
"Sens & Foi"



Décoration des
lutins pour la
fête de l'Unité

Mise en bouteille
pour la fête de
l'Unité



Petit déjeuner
OXFAM



Photo de famille chez
les Nutons

Réunion de Meute



l'Institut Sainte-Marie se tient le 24 novembre 1955. Le directeur de l'Institut Sainte-Marie, l'abbé Firmin Budts, ancien professeur de Saint-Boniface, observe que « *les associations de parents naissent à la vitesse des pousses printanières à l'heure présente. Le pays en sera couvert d'ici quelques jours. Les parents, dont les intérêts les plus sacrés se trouvent menacés, doivent être informés des dangers courus et être invités à faire bloc pour la défense de leurs droits vitaux* ». Cette expansion conduit à la création de la Confédération Nationale des Associations de Parents, le 23 avril 1955, pour coordonner les activités des associations et représenter les parents de l'enseignement catholique. En 1960, la CNAP rassemble près de 2000 associations.

« *L'histoire dira un jour, peut-être, le rôle qu'a joué l'Institut dans la mise en place de ce nouveau mode de collaboration entre éducateurs* ». Ainsi débutait l'article rédigé pour le 10^e anniversaire de l'Association des Parents en 1965. Nous n'aurons pas la prétention de répondre à cette interrogation, trop d'éléments manquant encore sur l'histoire des associations de parents. Toutefois, celle-ci semble effectivement avoir servi de modèle pour la création d'associations similaires dans d'autres établissements d'enseignement. Incontestablement, l'abbé Jean Laloup, directeur de 1950 à 1958, s'est montré précurseur sur cette question et a encouragé l'émergence de telles associations. Les personnalités qui s'impliqueront dans la fondation et le lancement de l'Association des Parents de l'Institut Saint-Boniface contribueront également à ce rôle de référence qui lui est attribué. L'Institut fut ainsi parmi les premiers à mettre sur pied une association de ce type, qui fête aujourd'hui 50 années d'existence. 🍏

Pour en savoir plus...

Vincent DUJARDIN, *Pierre Harmel*, Bruxelles, 2004.

Dominique GROOTAERS (dir.), *Histoire de l'enseignement en Belgique*, Bruxelles, 1998.

Jeffrey TYSENS, *Guerre et paix scolaires, 1950-1958*, Bruxelles, 1997.

AVIS DE RECHERCHE

Bien pauvres sont nos **archives sur l'Association des Parents** ! Peu de traces papiers, mais encore moins de type iconographique. Qui a un jour pensé à photographier une réunion des parents ? A ce jour, cela semble une pièce rare, voire inexistante, mais peut-être... Si vous possédez chez vous des éléments sur l'Association des Parents et que vous ne souhaitez pas les conserver, faites-nous signe et nous en prendrons grand soin au sein du Fonds d'archives Saint-Boniface.

Avez-vous déjà voyagé sur le site du Fonds (Rubrique "Archives" sur le site www.saint-boni.be) ? Avez-vous décou-

vert la page "**Quelques figures de l'Institut**" ? Celle-ci a pour but de retracer le portrait de quelques "personnalités" qui ont marqué les murs et la conscience de l'Institut. Nous sommes à la recherche de notices, d'anecdotes sur les personnes que vous souhaitez voir évoquées sur cette page. **Construisons ensemble** cette page d'hommage à ceux et celles qui nous ont marqués et fait grandir. Vos propositions, commentaires, anecdotes, peuvent être envoyés à l'attention du Fonds Saint-Boniface via l'Institut, ou à l'adresse **archives@saint-boni.be**
Merci à vous !

Présidence de l'Association des Parents

- M. et Mme Conrad et Marie-Thérèse van der Bruggen, 1955-1957
- M. et Mme Hadelin Kervyn de Meerendré (rhéto 1927), 1957-1960
- M. et Mme François et Marie-Claire Dejemepe, 1960-1969
- M. et Mme Etienne et Marie Kervyn de Meerendré, 1969-1973
- M. et Mme Paul et Christiane De Bauw, 1973-1978
- M. et Mme Georges et Hilde Candaele, 1978-1979 (co-présidence)
- M. et Mme Louis et Claude Van Bunnan, 1978-1981
- M. et Mme Jacques et Anne-Marie Thoelen, 1981-1982
- M. et Mme Luc et Renée Van Gossum (rhéto 1966), 1982-1987
- M. et Mme Christian et Jacqueline Alen, 1987-1991
- M. et Mme Philippe et Marie-Hélène Dricot, 1991-1996
- M. et Mme Thierry et Martine Uylenbroeck, 1996-2003
- M. et Mme Philip et Anne-Marie Mottoulle, 2003-

Pour le 50^e numéro des



miettes

D'aucuns prétendent que les proverbes, exprimant de manière concise les fruits de l'expérience et du bon sens, ont été dans toutes les civilisations le moyen commode d'assurer l'héritage du savoir et de la sagesse. D'autres, au contraire, n'y voient qu'un tissu de banalités du plus petit commun dénominateur culturel, gage de sagacité pour l'argumentation en mal d'idées.

Laissons aux spécialistes le soin de départager les deux camps et contentons-nous de puiser dans notre mine de proverbes, de dictons ou d'adages ceux auxquels nous pouvons tordre le cou en jouant avec leur sens ou leur sonorité et les adapter au monde scolaire. À vous de rechercher leur source... et, peut-être, d'en créer à votre tour !

Aux gros mots, les grands remèdes.

Slogan lancé par monsieur le préfet lors d'une campagne de politesse.

Heureux au pieu, malheureux aux cours.

Constatacion du lundi matin après le week-end forcément chargé.

Il faut que jeunesse se classe.

...disait-on à l'époque où l'on récompensait le travail et l'effort.

Le plus grand cancre du monde ne peut donner que ce qu'il a.
Ou l'angoisse devant la feuille blanche.

L'infortune vient en copiant.

Réflexion tardive d'un miniaturiste du copion au terme de ses deux heures de "colle".

Nul n'est poète en sa copie.

Constat amer du professeur de français qui n'a pu partager sa passion pour les muses.

Tous les goûts sont dans la rature.

Argument du potache incompris qui élève ses pattes de mouches au niveau de l'oeuvre d'art...

Le coup du latin.

Fatal à ceux qui prétendent faire l'impasse sur l'étude du vocabulaire et des temps primitifs.

Faute de livres, on lit des perles.

Lamentation ministérielle et parentale devant l'absence de manuels scolaires.

L'aveu n'en vaut pas la poubelle.

...dans laquelle craint d'être relégué par l'opprobre général le chahuteur invétéré.

Terminons par un proverbe bonifacien mis en pratique depuis 1963:

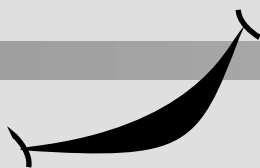
À la Chandeleur, les verres se passent et l'on reprend vigueur.

Sens évident.

LE SCRIBE ACCROUPI

L'entraide des paroisses Sainte-Alice de Schaerbeek et du Sacré-Coeur de Bruxelles remercient vivement les élèves et les professeurs de l'Institut Saint-Boniface-Parnasse pour leur collecte de vivres dans le cadre de leur action de l'aveut. Cela nous a permis de couvrir les besoins de plus d'un mois, soit environ 150 colis composés de lait, de sucre, de riz, de café et de thé, de conserves

de poissons, de viande, de légumes et de fruits sans oublier tout ce qui agrémente un petit déjeuner: confiture, miel, choco... Cette aide est une aide à court terme. Elle ne résout pas tous les problèmes des populations en état de précarité, mais elle est essentielle dans l'urgence. Encore un tout grand MERCI !!!



Chronique de l'Unité

QUI A DIT QUE LA B.A. ÉTAIT PASSÉE DE MODE ?

Un jour de semaine, aux alentours de midi, le téléphone sonne... je décroche pour m'entendre interpellé par une assistante sociale qui me fait part d'un problème urgent : une personne âgée doit quitter son appartement avant la tombée de la nuit, et vient d'être abandonnée, seule avec sa camionnette de location, par l'équipe de soi-disant amis qui avaient promis de lui donner un coup de main. Après avoir brièvement compatir, je lui demande si elle s'est assurée d'avoir formé le bon numéro, puisqu'elle a abouti chez un particulier, et non dans une asbl ou autre organisation caritative. Elle me confirme que c'est bien moi qu'elle souhaitait joindre, et me demande alors, avec une simplicité désarmante... si je suis bien un scout.

Une heure plus tard, tous les routiers et animateurs de l'unité qui n'avaient pas éteint leur téléphone portable pendant leur journée de cours ou de travail étaient prêts. A une demi-douzaine, nous avons assuré le déménagement en question dans les délais, en dépit de quelques inévitables surprises de dernière minute en arrivant sur place. Au moment de partir, j'ai eu l'occasion de saluer l'assistante sociale qui m'avait appelé, et de lui demander comment elle avait pensé à faire appel aux scouts, lui expliquant que nous n'étions pas souvent sollicités pour de telles activités. Elle s'en est étonnée, et m'a répondu que cela lui avait paru naturel, tout simplement.

Au nom de tous ceux qui ont participé à cette B.A., je tenais à la remercier de nous avoir rappelé le sens du service, et de nous avoir donné l'occasion de vivre nos valeurs scoutées en dehors des réunions du week-end. Le scoutisme a beau exister depuis près de cent ans, il a encore sa place dans le monde actuel.

Est-ce le destin, ou un effet du hasard ? Quoi qu'il en soit, on ne peut que s'en réjouir : l'allongement de la durée du jour répond précisément à une accélération continue du rythme des activités de l'Unité...

Jugez plutôt... fin décembre, l'Unité hiberne. Les veillées de Noël se sont clôturées, et chacun plonge avec plus ou moins de plaisir dans ses vacances ou sa session d'examen. La nuit tombe à 17h30 (l'heure habituelle de fin de nos réunions hebdomadaires), mais les foulards sont à la lessive ou dans les tiroirs.

En janvier, profitant d'une météo temporairement plus clémente, l'Unité se rassemble pour une journée maintenant bien ancrée dans les traditions : la participation à la campagne annuelle de l'ONG Père Damien, qui soigne la lèpre et la tuberculose dans le monde. Grâce à la participation active de tous, depuis les Nutons jusqu'aux Routiers, nous parvenons à vendre pour plus de 2.500 euros de feutres de couleur, contribuant ainsi au traitement de plus de 600 malades.

Une semaine après, les aînés de l'Unité participent au rangement de la Chandeleur à St-Boni, une façon de montrer à l'Institut notre reconnaissance pour les locaux qu'il nous fournit, et les nombreux coups de main qu'il nous procure.

En février, la différence de lumière se fait déjà sentir. On peut terminer une réunion avant la tombée de la nuit, et la commencer alors qu'il fait déjà jour, même si c'était de justesse, avec l'organisation matinale par la Route d'un petit-déjeuner Oxfam... également l'occasion pour les parents de se réchauffer autour d'un café issu du commerce équitable après avoir confié leurs enfants aux animateurs.

C'est aussi le départ de la Ronde en week-end à Louvain-la-Neuve... sous la neige ! Et l'organisation par les